

PEUPLE DES SAINTS

SURVOL DE 20 SIÈCLES

DE

L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

*Extrait du volume du Nouveau Testament
Édité par Fleurus
Paris Juillet 1994*

Le retraitage de cette « Petite histoire de l'Église » sous le titre « Peuple des Saints » a été demandé au CERN par les utilisateurs du Nouveau Testament (traduction officielle pour la Liturgie) de Fleurus 1994 qui ont regretté de ne pas le retrouver dans la dernière édition en 2021.

PEUPLE DES SAINTS

Les noms écrits en petites capitales sont ceux des saints canonisés par l'Église.

L'ÂGE APOSTOLIQUE

(Des années 30 à 70)

Les premiers chrétiens furent donc des Juifs. L'Église fut d'abord cette petite communauté frileuse confinée à Jérusalem. Soudain c'est la Pentecôte. Là naît la première communauté que nous décrivent les Actes des Apôtres. Elle rassemble très tôt des gens différents: les uns sont originaires de Palestine, les autres sont de langue et de culture grecques (*Actes* 6). C'est pour ces derniers que les Apôtres instituèrent les diacres. Ils étaient sept, et parmi eux ÉTIENNE qui était un Juif d'origine grecque. Dès les années 36, le Sanhédrin se réunit pour juger Etienne qu'il accuse de sacrilège pour avoir prêché que Jésus est le Fils de Dieu. Etienne est lapidé.

Il est le premier martyr chrétien, c'est peut-être la raison qui a fait placer sa fête dès le lendemain de Noël, mais c'est aussi le signe que les premiers chrétiens voyaient dans le martyre une naissance. En tout cas, le martyre d'Étienne fera prendre une grande place aux Juifs d'origine grecque à l'intérieur de la première communauté chrétienne.

Les Apôtres

Très vite l'Église éclate hors de Jérusalem. PIERRE, à Césarée, baptise le centurion Corneille. PAUL, le persécuteur converti, part au loin avec BARNABÉ qu'il quittera ensuite, chacun continuant de son côté la tâche de l'Évangile.

Paul travaillera avec d'autres compagnons, et parmi eux TIMOTHÉ, à qui les anciens avaient imposé les mains et à qui Paul écrit par deux fois parce qu'il était responsable d'une communauté, et TITE que Paul estimait comme un collaborateur particulièrement doué pour l'action. Paul lui écrit aussi une lettre pastorale (voir p. 371). L'action de Paul auprès des païens ne tarde pas à provoquer des conflits que résout l'Assemblée de Jérusalem (*Acte 15*). C'est la rupture avec le judaïsme, mais c'est aussi la coupure du cordon ombilical. L'Église quitte la Terre promise.

Désormais c'est le vaste empire de Rome qui devient la patrie du christianisme. Le christianisme naissant va emprunter le réseau serré des « voies romaines », les routes dallées qui permettaient de se rendre de Rome aux quatre coins de l'Europe; de traverser l'Afrique du Nord et de parcourir l'Asie mineure. L'activité des ports va servir à transporter la bonne nouvelle de l'Évangile. Ce n'est pas un hasard si les premiers lieux du christianisme sont Antioche, carrefour des caravanes ; Éphèse, le grand port d'Asie mineure ; Thessalonique, la porte ouverte sur la Macédoine; Corinthe, le passage entre la mer Égée et la mer Adriatique; Rome, le centre de l'Empire.

Pierre et Paul vont à Ruine puisque c'est alors la capitale du monde: là se fait la civilisation de ce temps.

Mais très vite l'Empire romain s'inquiète de cette religion nouvelle. La foi des chrétiens remet trop de choses en question. L'Empire se croit menacé dans son unité et dans son principe même par le « royaume de Dieu ». Déjà Pierre a été mis à mort vers 64 à Rome, dans le cirque de Néron, au Vatican. Paul a été décapité vers 67, sur la route qui sort de Rome en direction d'Ostie.

Quant aux autres Apôtres, il est bien difficile de retrouver à coup sûr leurs traces. Beaucoup de légendes se sont mêlées à l'histoire. La tradition veut ainsi qu'ANDRÉ soit parti pour la Grèce, il est en tout cas devenu le grand apôtre de l'Église d'Orient. JEAN, auquel la tradition attribue l'Évangile, des lettres et l'Apocalypse, fut exilé à Patmos et mourut sans doute à Éphèse. JACQUES, son frère, fut le

premier des Apôtres à donner sa vie pour le Christ. Il est décapité dès l'an 44 sur ordre d'Hérode Agrippa ; beaucoup plus tard son culte s'est fixé à Compostelle en Espagne. THOMAS dont la tradition veut qu'il soit allé prêcher l'Évangile jusqu'en Inde; PHILIPPE dut mourir dans l'actuelle Turquie ; l'autre JACQUES, le plus jeune, peut-être celui qui écrivit la lettre qui porte son nom, devint le premier évêque de Jérusalem; BAR-THÉLEMY, qui est sans doute celui que l'Évangile appelle Nathanaël, fut condamné à être écorché vif, peut-être en Perse ou en Mésopotamie ; MATTHIEU, ce Lévi percepteur d'impôts, qui est à l'origine de l'Évangile qui porte son nom, fut peut-être le missionnaire de l'Éthiopie (qu'il ne faut pas confondre avec l'Éthiopie actuelle, beaucoup plus au sud); SIMON le Zélote, nous dirions aujourd'hui le « *guerillero* », et JUDE, appelé aussi THADÉE, dont le nom sert de patronyme à une courte lettre : tous deux figures assez effacées de l'Évangile et dont la tradition n'a même pas retenu le Lieu de leur mission.

Ils ne sont que le début d'une longue procession, litanie anonyme, dont l'histoire au passage n'a eu le temps de reconnaître que quelques visages.

LE TEMPS DES SEMENCES

(Les trois premiers siècles)

Les martyrs

Dans la nuit du 18 au 19 juillet 64, la ville de Rome est dévastée aux trois quarts par un incendie. L'opinion attribue le sinistre — probablement à tort — à la folie de Néron. L'empereur accusé cherche des coupables. Mal connus, objets des « on dit », tenus pour des athées, soupçonnés de rites mystérieux, les chrétiens étaient tout désignés. La nuit du 15 août 64, les jeux du cirque de Néron sont éclairés par une multitude de chrétiens transformés pour la circonstance en torches vivantes de poix et de résine.

Plus tard, à la fin du premier siècle, c'est la raison d'État qui pousse l'empereur Domitien (81-96) à frapper les chrétiens: ils prenaient une trop grande place. La foule a toujours été lâche envers les minorités et les gens recherchés par la police. De l'empereur Trajan (98-117) à

Dioclétien (284-305), les persécutions reprendront sporadiquement comme des incendies. Le rescrit de Septime-Sévère (202) interdit non seulement de se faire chrétien, mais de faire des chrétiens.

Il serait illusoire de vouloir dénombrer les martyrs. Les plus anciens récits ont souvent été transformés pour devenir des sortes d'histoires en bandes dessinées avec le méchant empereur, le proconsul débauché, le bourreau dont la main tremble, et l'abus du merveilleux. Ainsi les actes de sainte CÉCILE, de sainte THÈCLE, saint CHRISTOPHE, saint EUSTACHE, saint SÉBASTIEN sont parmi les plus célèbres de ces histoires romancées.

Mais à côté de la légende, l'Église est riche de documents de première main, qui garantissent l'authenticité et le courage des martyrs chrétiens devant la mort.

En 177, par exemple, une lettre circulaire adressée par les Églises de Lyon et de Vienne aux Églises d'Asie fournit un récit rigoureux, une sorte de rapport du martyr de l'évêque POTHIN et de ses quarante-sept compagnons dont ATTALE qui fut décapité, et l'esclave BLANDINE qui fut jetée aux bêtes avec tous les autres. Ainsi la foi avait-elle trouvé son chemin d'Asie jusqu'à Lyon. Ce sont des Orientaux qui y ont implanté la première Église de Gaule, au II^e siècle. Pothin et la moitié de ses compagnons portent des noms grecs. Ils ont été les semailles de l'Église de France.

A peine les tombes des martyrs étaient-elles fermées que d'autres frères et d'autres sœurs se levaient pour porter le témoignage au prix de leur sang. Le sang des martyrs fut bien une semence de chrétiens. Le mot martyr veut dire témoin. Il n'y a certes aucune relique du Christ ressuscité, il n'y a aucune preuve matérielle, mais il y a ce long peuple des martyrs qui ont témoigné par le don de leur sang.

Parmi eux, les premiers successeurs de Pierre qui plantèrent l'Église de Rome dans leur propre sang. LIN qui reprit le flambeau de la main même de Pierre, CLET, CLÉMENT DE ROME qui a « vu les Apôtres et vécu avec eux... », SIXTE, CORNEILLE à qui son ami Cyprien écrivait: « Prions l'un et l'autre, et si Dieu fait à l'un de nous la grâce de mourir bientôt et de précéder l'autre, que notre amitié continue près du Seigneur... »

L'Église de Rome a voulu graver le nom de ses premiers papes dans le texte même de sa prière eucharistique, appelée justement le canon romain (prière eucharistique). Tout un peuple est là, des évêques

comme de jeunes esclaves, des diacres et de riches Romains, des soldats et des prêtres, des Romains et des Africains, des vieillards et des enfants. Parmi tous ces visages ressort celui de LAURENT, un des diacres chargés de l'administration des biens de l'Église, qui fut torturé par le feu avec la volonté de lui faire livrer l'argent des pauvres. Et ceux de VINCENT, un diacre de Valence en Espagne, martyrisé sous Dioclétien (plus tard un jeu de mots sur son nom en fit le patron des vigneron); de FABIEN, qui fut élu pape alors qu'il était encore laïc ; de CÔME et de DAMIEN, deux frères qui exerçaient peut-être la profession de médecins et furent martyrisés près d'Alep en Syrie ; de GERVAIS et de PROTAIS, martyrs milanais; d'AGNÈS, la jeune adolescente romaine de douze ans devenue patronne de sa ville.

« Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve » et que l'Apôtre Jean voyait déjà dans son Apocalypse (7,14): « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau... »

Mais dans la vision de Jean, il n'y a pas seulement la bête de la mer (*Apocalypse 13, 1*), la Méditerranée romaine, l'empire de Rome qui persécute les disciples du Christ, voici qu'arrive la bête de la terre (*Apocalypse 13, 11*), l'autre bête, celle qui vient de la terre d'Asie et qui personnifie tous les faux prophètes, tous les schismes et toutes les hérésies.

C'est pourquoi les premiers chrétiens ne se sont pas contentés de témoigner par leur sang dans la persécution, ils ont aussi risqué leur parole dans la lune contre l'hérésie et les faux prophètes.

Souvent ils furent les deux : martyrs et docteurs de la foi.

Les docteurs de la foi

Pour être fidèle à la Parole, IGNACE D'ANTIOCHE écrivit sept lettres. Elles furent rapidement écrites, au hasard des escales, alors qu'il faisait partie d'un convoi de prisonniers amené d'Antioche, la ville dont il était l'évêque, à Rome où il était destiné aux bêtes. C'est tout ce que l'histoire a conservé de saint Ignace. Mais ces quelques feuillets sont comme son testament. C'est à la fois une vision, un message et un cri. La vision, c'est celle de l'évêque qui bientôt sera livré « pour être moulu par la dent des fauves et devenir le pain du Christ Le message, c'est celui de l'unité : « Vous ne devez avoir avec votre évêque qu'une seule et même pensée. » Le cri, le voici : « Il est bon de mourir pour le Christ Jésus... Il y a une eau vive » qui murmure au-dedans de

moi et me dit : Viens vers le Père... » Vers 110, Ignace atteste sa parole par son sang. Il ne fut pas le seul.

POLYCARPE, évêque de Smyrne, aujourd'hui en Turquie, fut le dernier témoin de l'âge apostolique: dans sa jeunesse, il s'était entretenu avec saint Jean et les autres disciples qui avaient vu le Seigneur. A quatre-vingt-six ans, Polycarpe fut conduit au martyre dans l'amphithéâtre de Smyrne ; il y marcha dans l'action de grâce: « Je te bénis, Seigneur, de m'avoir jugé digne de ce jour... » La lettre par laquelle les chrétiens de Smyrne communiquèrent le récit de cette mort nourrira la ferveur de plusieurs générations de chrétiens d'Asie, montrant ainsi que l'Église qui parle ne véhicule pas seulement une théologie, mais répand une vie.

Très vite aussi, l'Église parlera la philosophie en dialogue avec le monde incroyant. Un nouvel âge naît, celui des chrétiens qui exposent leur foi et leur morale: ils seront appelés apologètes. JUSTIN philosophe païen converti, consacra sa vie à rapprocher la foi chrétienne et la pensée grecque. Fidèle à ses origines palestiniennes, il fut hanté par le problème juif, mais surtout il travailla à défendre contre les calomnies de ses persécuteurs. « Lorsqu'on taille à une vigne les rameaux qui ont porté du fruit, disait-il aux païens, d'autres tiges poussent, fleurissent et portent des fruits; il en est de même de nous. » Justin aussi mourut martyr.

En Asie, en Syrie, en Égypte, la « gnose » se développe comme une peste. Elle prétend que l'esprit n'a rien à voir avec la chair, refusant ainsi de croire à l'incarnation et à la mort du Christ. C'est IRÉNÉE qui se lève. C'est un Grec devenu évêque de Lyon pour succéder à Pothin. Il écrit un livre vigoureux contre les gnostiques : « Là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu; où est l'Esprit de Dieu, là sont l'Église et toute grâce et l'Esprit est vérité... » coupant ainsi court à cette volonté de mettre d'un côté l'Esprit et de l'autre le Corps du Christ.

Mais c'est à Alexandrie et en Afrique que la jeune Église a ses défenseurs les plus brillants.

CYPRIEN avait déjà une situation importante à Carthage quand il y reçut le baptême et devint l'évêque de sa cité vers 248. « Pape de l'Afrique », il s'acquiesça une autorité incontestée sur la centaine d'évêques africains. C'était dans toute la splendeur du mot un homme d'Église: « Nul, a-t-il dit, ne peut avoir Dieu pour Père, qui n'a pas l'Église pour mère. »

Vers 195, d'autres disciples de la Parole fondèrent une école de catéchèse à Alexandrie. Beaucoup y furent des intelligences remarquables mais ne furent pas forcément des saints.

Clément d'Alexandrie, voulant démontrer l'accord de la sagesse antique et de l'Évangile, est arrivé à tenir des propos étranges sur la gnose. Dans son œuvre « Le Pédagogue », il présente le Christ comme l'éducateur des croyants. Origène, qui dirigeait une sorte d'université à Alexandrie, a sans doute ouvert le chemin à toutes les sciences sacrées. Son œuvre est colossale, mais elle comportait des erreurs qui furent condamnées en 553 par le 2^e concile de Constantinople, concernant notamment l'éternité de la matière et la préexistence des âmes.

HIPPOLYTE, spécialiste de la Bible, entra en conflit avec le Pape CALLIXTE à qui il reprochait sa trop grande indulgence. Le Pape et lui se réconcilièrent en se retrouvant dans le même lieu de déportation en Sardaigne où ils moururent. D'HIPPOLYTE nous avons conservé le texte d'une prière eucharistique (prière eucharistique n°2).

Ainsi, à côté de ce long cortège des martyrs, et parfois dedans, des défenseurs de la foi permettent à l'Église de prendre la parole jusque dans leurs ambiguïtés et malgré leurs erreurs.

Les penseurs chrétiens firent prendre l'Église au sérieux par les païens qui ne la regardaient encore que comme une secte de « cardeurs, de savetiers et de blanchisseurs », alors que les documents que nous ont laissés justement Origène, Clément d'Alexandrie ou Hippolyte sur la vie chrétienne nous montrent des chrétiens qui ne se distinguaient des autres hommes par aucun détail extérieur, mais vivaient seulement l'Évangile au quotidien.

Les chrétiens anonymes

Au début du deuxième siècle un auteur anonyme parle des chrétiens dans une lettre adressée à son ami Diognète, et voici son point de vue: Les chrétiens ne se distinguent pas des autres hommes ni par le pays, ni par le langage ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, leur genre de vie n'a rien de particulier. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lut échu à chacun, ils se conforment aux usages locaux pour le vêtement, la nourriture et la manière de vivre... Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-

nés. Ils partagent la même table. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair ; ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel...

On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie.

En un mot ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde...» A cette époque, les évêques fondateurs de nouvelles Églises meurent souvent martyrs: ainsi DENIS qui évangélise Lutèce.

A l'origine, les chrétiens se réunissaient dans une salle mise à leur disposition par l'un des leurs. Au III^e siècle, des lieux de culte autonomes ont commencé à se construire.

Dès le IV^e siècle, les chrétiens disposaient de cimetières distincts en surface, puis dans des galeries souterraines appelées catacombes. Les corps des martyrs sont ensevelis avec un très grand respect. On prend l'habitude de les associer au sacrifice eucharistique en célébrant la messe sur leur tombe, au jour anniversaire de leur mort.

Peu à peu, la hiérarchie de l'Église se forme : l'évêque élu par le peuple, les prêtres et les diacres ordonnés par l'évêque, les acolytes, les lecteurs, les exorcistes et les portiers qui sont des auxiliaires. L'évêque de Rome est regardé comme le successeur de Pierre. L'initiation au baptême comptait trois étapes, d'abord la catéchèse, enseignement qui se traduisait dans un vécu, l'élection qui concluait la mise à l'épreuve et enfin le baptême par immersion dans la nuit de Pâques, suivi par l'imposition des mains (la confirmation). La réconciliation des pécheurs publics était une épreuve qui durait tout le carême et exigeait force et humilité ; elle était comme un second baptême et se célébrait aussi la nuit de Pâques.

Les chrétiens des premiers siècles vivaient en communautés où les rites de rassemblement jouaient un rôle capital: la prière eucharistique présidée par, l'évêque entouré de ses prêtres, les assemblées quotidiennes de catéchèse avec la lecture de la parole de Dieu, l'homélie et les agapes fraternelles.

A côté de la hiérarchie, l'Église des premiers temps accordait une place privilégiée aux chrétiens qui avaient été emprisonnés pour leur foi, aux veuves, aux diaconesses et aux vierges.

En partageant le repas du Seigneur et en faisant mémoire de lui jusqu'à son retour, les chrétiens se faisaient une joie d'accueillir les frères de passage, de partager les nouvelles de toutes les Églises et de recevoir les pauvres comme le Seigneur lui-même.

LE TEMPS DU POUVOIR

(IV^e siècle)

Au début du IV^e siècle, l'empire de Rome se déchire. Plusieurs empereurs le revendiquent, des luttes implacables opposent leurs fils. Le 28 octobre 312, venu de Gaule, Constantin écrase et tue Maxence sous les murs mêmes de Rome. Alors se réalise un miracle que jamais personne n'aurait cru possible : Rome a un empereur chrétien. Après l'édit de Milan, sous le règne de Constantin, les persécutions cessent.

Mais déjà un nouveau ver se met dans le fruit : Constantin, l'empereur chrétien, se déclare lui-même « l'évêque du dehors », c'est lui qui convoque et préside le premier concile œcuménique de Nicée en 325. C'est lui qui décide des mesures à prendre à l'égard des hérétiques... Jusqu'à nos jours, l'Église reste marquée par cette expérience de la chrétienté constantinienne. L'Église se coula dans l'armature administrative de l'État. Le mot « diocèse » est un vieux terme hérité de l'empire romain. Le diocèse était une circonscription administrative.

Grâce aux largesses de l'Empereur, le pape et les évêques transforment ou construisent des basiliques — ces grandes maisons « royales » qui servaient à la fois de palais de justice, de marchés couverts ou de maison du peuple pour les activités publiques —. Dans ce cadre grandiose, orné de marbres et de mosaïques, la célébration de l'Eucharistie, du mystère de Pâques, du baptême, prend une ampleur considérable: c'est « l'âge d'or de la liturgie ».

Jusqu'alors, les martyrs et eux seuls étaient reconnus comme « saints » par le peuple de Dieu. Les persécutions terminées, ne trouvant plus à imiter le Christ dans le mystère de sa mort, les chrétiens, conscients des dangers de la fadeur — le christianisme est devenu la religion officielle et protégée —, voulurent garder « salé le sel » de la foi: ils savaient que la foi a moins à craindre de la mort que des honneurs. Ils cherchèrent à retrouver les conditions intransigeantes du choix chrétien: « Va, vends tout ce que tu possèdes et suis-moi... » Ils se retirèrent dans les déserts, vivant en solitaires et en ascètes: ce furent les premiers moines. Ils sont la seconde génération de saints.

Moines et ascètes

Voici ANTOINE : né d'une famille aisée de Haute-Égypte, il prit l'Évangile au sérieux: « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et puis viens et suis-moi...» Il partit pour le désert où le démon lui-même lui mena la vie dure; mais, disait-il, « Satan redoute par-dessus tout la pureté du cœur ». Dès 306, autour d'Antoine, se rassemblent de nombreux ascètes qui vivent en ermites tout en suivant les directives de leur maître spirituel.

Vers 320, PACÔME, en Thébaïde, fait profiter des milliers de moines de sa sagesse. Sa règle axée sur l'obéissance, la pauvreté et le travail marque encore la vie monastique d'aujourd'hui en Occident. BASILE LE GRAND, appelé ainsi non à cause de sa taille qu'il avait petite, mais à cause de son caractère, moine en Cappadoce (l'actuelle Turquie), écrit des règles monastiques pour ses disciples. Il meurt en 379. C'est HONORAT qui ouvre la voie de la vie monastique communautaire en Occident en fondant l'abbaye de Lérins, avant de devenir évêque d'Arles.

En même temps commence patiemment la christianisation des campagnes. Souvent les paysans passèrent à l'Évangile avec leurs superstitions confondant assez facilement les saints avec les dieux qu'ils remplaçaient.

MARTIN était soldat, originaire des rives du Danube. Il quitte l'armée à 22 ans pour se faire ermite sous la conduite d'Hilaire, évêque de Poitiers. Il garde de son éducation militaire un sens de l'organisation qui semble la marque propre de son génie spirituel. Il fonde le monastère de Ligugé. Devenu évêque de Tours en 371, il rassemble un groupe de moines autour de lui à Marmoutiers. Ce «moutier » fut le premier séminaire missionnaire d'où les moines partirent évangéliser les campagnes. Martin lui-même partit comme missionnaire. La Touraine, le Berry, l'Auvergne, la Saintonge et même Paris le verront passer, annonçant la foi, fondant des paroisses, créant des monastères, bâtissant des églises. Lorsqu'il meurt à Candes, dans la campagne de Tours, il laisse un clergé monastique missionnaire pour continuer son œuvre.

Martin est un des saints les plus populaires de France, où l'on dénombre au moins deux cent vingt communes qui portent son nom. On ne peut pas compter les églises qui lui sont dédiées, les miracles qu'on lui prête et les légendes qu'il a inspirées.

L'Église a mérité la paix, mais elle va connaître la lutte du mal au-dedans d'elle-même jusqu'au déchirement. L'hérésie, cette douleur de

l'enfantement, sera aussi pour le peuple de Dieu le temps des grands docteurs de la foi, ceux que l'on a appelés les « Pères de l'Église ».

Les grands évêques

AMBROISE, né à Trèves (Allemagne), était gouverneur de Ligurie (Italie du Nord) lorsqu'en 374 l'acclamation populaire le choisit comme évêque de Milan à 34 ans. Il fut « l'évêque » et rien que l'évêque, père de son peuple, homme de la charité universelle; capable de prendre ses responsabilités, il sut allier la tendresse à la fermeté. Soucieux de son peuple, il le nourrit de la liturgie dont il entreprend une réforme pour mieux permettre la participation aux chants des hymnes et des psaumes.

JÉRÔME était venu étudier à Rome. Il fut ensuite moine en Syrie, puis secrétaire du pape DAMASE qui lui demanda de traduire la Bible en latin : de 391 à 406, il s'attela à cette œuvre considérable qui donna à l'Église la Bible latine dite « Vulgate ». Enfin, il se retira comme ermite à Bethléem, près de la crèche du Seigneur. C'était un saint au tempérament fougueux, un géant de l'exégèse et un fervent commentateur de la Bible.

AUGUSTIN, le fils de MONIQUE, né en Algérie à Thagaste (Souk-Ahras), se convertit après une jeunesse désordonnée qui avait tant désolé sa mère... Converti par Ambroise, l'évêque de Milan, il se fait baptiser en compagnie de son fils en 354. Devenu évêque d'Hippone (Annaba), il écrit entre autres les « Confessions », la « Cité de Dieu », le « Traité de la Grâce », un commentaire de saint Jean, etc. Augustin, c'est la parole rigoureuse et pourtant de feu :

« Qu'est-ce donc que l'âme désire avec plus de force que la vérité ? Donne-moi quelqu'un qui aime, il sent ce que je dis ; donne-moi un homme de désir, un homme affamé, un homme errant dans le désert de cette vie, un homme assoiffé et qui aspire aux eaux éternellement jaillissantes de la patrie céleste; donne-moi cet homme, il sait ce que je dis. Si je parle à un tîède, il ne comprend rien à mes paroles. »

Augustin l'Africain, Ambroise l'évêque de Milan furent, à cette époque, avec le moine Jérôme, les trois colonnes de l'humanisme chrétien en Occident. Ces hommes ont vu s'écrouler un monde, mais ils se sont dressés comme des lampes allumées sorties de sous le boisseau alors que l'Église elle-même est dans la nuit.

Mis en question par Arius qui nie la divinité de Jésus (hérésie arienne), par Manès qui oppose le bien et le mal (hérésie manichéenne) ou par Nestorius qui prétendait que Jésus n'était ni vraiment Dieu ni vraiment homme

(hérésie nestorienne), le peuple de Dieu sent alors la nécessité de mieux formuler sa foi en fonction des problèmes du temps. L'Église se réunit en concile à Nicée en 325, à Constantinople en 381 et à Éphèse en 431. Et, à chaque moment difficile de son histoire, l'Église voudra ainsi tenir conseil. C'est alors que se dresse ATHANASE, devenu évêque d'Alexandrie, qui connaîtra cinq exils pour la foi lors de ses discussions avec les ariens : « Si le Christ n'avait été Dieu que par emprunt, s'il n'avait pas été lui-même l'image substantielle du Père, jamais il n'aurait pu diviniser personne. Le Verbe s'est fait homme pour que nous fussions divinisés... » Athanase d'Alexandrie meurt en 373.

GRÉGOIRE DE NAZIANCE (aujourd'hui Nénizi en Turquie), ami de Basile, devint évêque de Constantinople. Pour Grégoire, la clé du mystère réside en celui qu'il appelait « mon Christ » : « lui qui a pris mon corps pour me faire Dieu ». Il meurt vers 390.

De 398 à 404, JEAN, patriarche de Constantinople, était un si grand orateur qu'il fut surnommé « CHRYSOSTOME », c'est-à-dire « bouche d'or ». Sa parole ne plaisant pas à tout le monde, il fut envoyé deux fois en exil et mourut en Arménie sur le chemin de la déportation. « Dites-moi, que craignez-vous ? avait-il dit à ses fidèles amis avant de partir, la mort ? Le Christ est ma vie et la mort est une victoire... »

HILAIRE, dont Martin fut le disciple, devient évêque de Poitiers en pleine hérésie arienne. Exilé en Asie mineure à cause de sa fidélité à la foi, il en profite pour prendre de nombreux contacts avec les Églises d'Orient. De retour à Poitiers, il écrit d'importants ouvrages sur la divinité du Christ et meurt en 367.

L'évangélisation n'est pas encore au bout de sa peine. Appelé à tenir tête à l'empereur, Ambroise, l'évêque de Milan depuis 374, sut affirmer la place du pape dans les relations de l'Église et de l'État : « Là où est Pierre, là est l'Église. » Ambroise exige la pénitence publique de l'empereur Théodose qui venait, tout chrétien qu'il fût, de faire massacrer 7.000 habitants de Thessalonique. « L'empereur est dans l'Église, écrit Ambroise, et non au-dessus de l'Église. »

L'empire entre en décadence.

LE TEMPS DES BARBARES

(V^e-VII^e SIÈCLE)

Le centre de l'Empire se déplace vers l'Orient. Byzance prend le nom de l'empereur : Constantinople devient la nouvelle Rome. Abandonnée par ses empereurs, Rome décline lentement. Les légions ne peuvent plus tenir les frontières débordées par la poussée de peuples entiers en marche vers le sud dans un gigantesque mouvement de migration, eux aussi voulant une place au soleil. Rome est envahie, occupée, pillée, saccagée. C'est la stupeur !

Les gardiens de la foi

L'Empire se partage en deux à la fin du IV^e siècle entre l'Orient et l'Occident. Le patriarche de Constantinople prend le premier rang après l'évêque de Rome. Alors commence une longue suite d'incompréhensions, de malentendus et parfois de rivalités où les questions de personnes jouent un trop grand rôle. La foi elle-même se laisse prendre aux querelles.

Au début du V^e siècle déferlent les Goths, les Vandales et les Suèves poussant devant eux les Burgondes : tous fuyaient les Huns. Les Francs sont sur la Somme, les Burgondes s'installent de la Savoie à la Saône, les Vandales chassés d'Espagne par les Wisigoths ravagent l'Afrique chrétienne.

L'Église allait-elle être entraînée dans la débâcle? Au contraire, elle fut le seul corps capable de dominer le drame de l'Occident et de lui donner un sens. L'invasion barbare ayant bousculé et détruit les tessons de l'administration romaine, le pape et les évêques prennent en main les pouvoirs publics. Ils font relever les ruines, accueillir les réfugiés, soigner les blessés et les malades : les villes se tournent vers l'Église. Le droit romain n'existe plus, il n'y a plus de lois, la vie d'un homme est à vil prix. C'est un temps de violence qui glorifie la vengeance, la justice au gré du vainqueur, l'exécution arbitraire : les pauvres se tournent vers l'Église. Il n'y a plus d'autorité, ce sont les ravages de l'anarchie: l'Occident se tourne vers l'Église.

Voici NICAISE à Reims, AIGNAN à Orléans, PAULIN à Nole, EUCHER à Lyon qui font front aux Barbares, les arrêtent aux portes de leur ville, sauvent leur peuple et quelquefois en meurent. Et voici une femme,

GENEVIÈVE, consacrée à Dieu dès sa jeunesse, qui défend les Parisiens contre les Huns.

Mais C'est LÉON I^{er}, pape de 440 à 461, qui demeure la figure la plus attachante de ces temps terribles. En 452, avec un courage tranquille, il va trouver Attila et parvient à l'arrêter près de Mantoue; mais en 455, il doit assister impuissant au pillage de Rome par les Vandales après avoir négocié jusqu'au bout pour sauver au moins les vies humaines. Dans le malheur, il est l'âme de son peuple. Pendant ce temps, l'Orient cède à l'hérésie d'Eutychès qui met en péril l'Incarnation. Au concile de Chalcédoine, en 451, Léon tient une position doctrinale ferme qui est acclamée par tous les évêques: « Pierre a parlé par la bouche de Léon ! — Qu'en mon humble personne, répond Léon, on discerne et on honore celui en qui se perpétue la sollicitude de tous les pasteurs et dont la dignité ne disparaît pas lorsqu'elle tombe aux mains d'un indigne successeur.»

Dans les campagnes, l'action des évêques se lie à celle des moines. Lérins devint une « île de saints » et une pépinière d'évêques, comme HILAIRE D'ARLES donné aux pauvres, mais qui en 455 se voit soupçonné d'autonomie gallicane, c'est-à-dire préférant les intérêts de la Gaule à ceux de Rome.

Voici ailleurs SIDOINE APOLLINAIRE à Clermont, PIERRE CHRYSOLOGUE à Ravenne, dont un a retenu le refrain : « Celui qui veut rire avec le diable ne peut pas se réjouir avec le Christ ». ISIDORE qui devient évêque de Séville en 601, historien, auteur d'une encyclopédie du savoir profane et religieux, théologien moraliste et bibliste dans un monde enfoncé dans la nuit ; ARNOUL à Metz; RÉMI, évêque de Reims, dont le nom est indissolublement lié à un grand événement de l'histoire de l'Église en France: le baptême de Clovis sous l'influence de sa femme CLOTILDE. A Noël 498 ou 499, le baptême de Clovis et de son armée par Rémi est le signe concret que l'Église ne s'est pas enfermée dans la nostalgie de sa gloire passée, au sein de l'Empire romain. Elle a pris le parti de l'avenir : elle est passée aux Barbares. De cet événement considérable, les témoins ont senti toute la portée. AVIT, de Vienne, écrivait à Clovis: « Tu ouvres une carrière immense à tes descendants en voulant régner dans le Christ. Tu es né pour le Christ comme le Christ pour le monde...» C'est pour avoir baptisé Clovis que saint Rémi mérita d'être appelé « apôtre des Francs. »

« Qui sait ? Peut-être les Barbares n'ont-ils pu pénétrer dans l'Empire romain qu'afin que partout, en Orient et en Occident, les Églises du Christ fussent pleines de Huns, de Suèves, de Vandales, de Burgondes, et d'autres peuples innombrables de croyants. Ne faudrait-il pas alors louer et célébrer

la miséricorde divine, puisque grâce à notre ruine, tant de nations ont eu connaissance de la vérité, avec laquelle elles n'auraient pas été en contact autrement ?» écrivait Orose au V^e siècle.

Dans cet univers qui bascule tout entier d'une civilisation dans une autre, au cœur de cette révolution culturelle, l'Église demeure comme le seul roc solide.

Des conciles provinciaux se multiplient pour faire face à l'avenir, en Espagne (à Tolède), en Provence (Arles ou Vaison).

Le rôle de la France, de l'Espagne et de l'Italie se dessine dans l'Église d'Occident, tandis que Rome s'enfonce dans le désarroi et la misère. Les moutons et les vaches sont au pâturage sur les ruines des forums et des splendeurs passées.

Pour défendre leur autonomie et leur liberté, les papes sont amenés à prendre en charge la cité des hommes en vue de bâtir la cité de Dieu. Les papes devront porter le poids de cette ambiguïté pendant un millénaire.

Les nouveaux missionnaires

GRÉGOIRE LE GRAND est le premier moine à devenir pape. Il le fut de 590 à 604. C'est lui qui le premier se désigna par l'expression: « Serviteur des serviteurs de Dieu.» Il fut avec magnificence, ainsi que le note son épitaphe, un pape « consul de Dieu » : capable de réformer la liturgie, de veiller au ravitaillement en blé de la ville de Rome, de négocier avec les Lombards, tout en codifiant le chant d'église (le grégorien), de mener de front la composition de ses Dialogues et de ses Homélie, l'expédition d'une immense correspondance et la préparation d'une équipe de missionnaires pour l'Angleterre. Quand il mourut, il avait jeté les fondements de la chrétienté médiévale.

Au VI^e siècle, l'axe de l'Occident s'est déplacé vers l'Ouest. Avec le ralliement des Francs au christianisme et un nouvel élan des relations avec les Germains, le pouvoir s'est perré vers les rives de la Seine et de la Meuse. La société est devenue rurale; le peuple, ce sont « les serfs » décimés par les conditions du travail, l'écrasement des taxes, les épidémies, les famines et les guerres.

C'est l'époque des « maires du Palais », querelleurs, buveurs et violents. Ils n'étaient pas tendres, et c'est l'un d'eux qui assassina LÉGER, l'évêque d'Autun, en 678.

ÉLOI, le Limousin, fut, lui, l'orfèvre et le trésorier de Dagobert, le fondateur de l'abbaye de Solignac: et, en 641, il succéda à MÉDARD comme évêque de Noyon-Tournai.

A l'époque mérovingienne, les campagnes se sont couvertes d'abbayes, lieux de refuge et de sécurité, mais aussi d'audace et d'invention de l'avenir, lieux du défrichement de la terre, mais aussi lieux de recherche des sciences, chantiers de pierres et de foi : Saint-Germain-des-Prés, Saint-Médard de Soissons, Saint-Denis, Sainte-Croix de Poitiers, Stavelot, Murbach... Mais c'est de la brumeuse Irlande que surgit un nouveau type de moines et de missionnaires.

Grâce à PATRICK, depuis 432, l'Irlande était passée du druidisme à l'Évangile. Alors commence l'extraordinaire épopée des moines irlandais qui, bravant les dangers de toute sorte, franchissent les mers, Ainsi COLOMBAN passe en Gaule, fonde la célèbre abbaye de Luxeuil en 592, gagne la Suisse où, avec son disciple GALLUS, il fonde l'abbaye connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Gall; il passe en Italie pour fonder l'abbaye de Bobbio. On le vit partout : à Jumièges, Saint-Bertin, Saint-Riquier, toutes abbayes nées sous les pas des moines irlandais. En 563, Coloman fonde aussi le couvent d'Iona d'où partirent les évangélistes de l'Armorique dont tant de villes bretonnes portent le nom : Saint-MALO, Saint-BRIEUC; Saint-GUÉNOLE ou Saint-GILDAS.

Mais c'est d'un pays de soleil, la Sabine proche de Rome, que l'Esprit fit surgir celui qui allait être le Père des moines d'Occident.

C'est au Mont-Cassin, en 529, que BENOIT put enfin réaliser son grand dessein: mettre la vie religieuse à la portée de tous.ariant le sens romain de l'ordre à l'esprit des Béatitudes, Benoît fit naître cette « paix » dont il a su faire comme la grâce et le signe de sa famille bénédictine. A partir de la règle de saint Benoît, l'état religieux ne varie plus en Occident dans ses éléments essentiels : la recherche de la perfection par la pratique des conseils évangéliques. Les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ou engagements solennels de vivre les conseils évangéliques expriment la volonté de se lier à Dieu par un don total. La vie commune est devenue une condition essentielle de l'état religieux : la recherche de la perfection suppose un soutien fraternel; le but de la vie religieuse est la charité et la construction de la cité de Dieu.

SCHOLASTIQUE, la sœur jumelle de Benoît, se consacre elle aussi à Dieu dans la vie monastique, et les Bénédictines la vénèrent comme leur mère.

Ce fut un moine bénédictin, AUGUSTIN, qui quitta Rome pour aller porter la bonne nouvelle de l'Évangile en Angleterre; il fonda l'archevêché de Cantorbéry en 596.

Dès la fin du VII^e siècle, l'Angleterre est une terre de sainteté et de culture chrétienne.

Le plus célèbre de cette époque fut BÈDE LE VÉNÉRABLE qui toute sa vie travailla d'arrache-pied à transmettre aux Barbares les trésors de la culture antique en en sauvant l'essentiel... Ce moine du monastère de Jarrow en Angleterre «trouva son plaisir à apprendre, à enseigner et à écrire...», comme il disait lui-même. Il mourut en 735.

C'est encore l'Angleterre qui fournit les missionnaires pour les régions germaniques encore barbares du continent... Ce fut WILLIBRORD qui rayonna sur toute la Hollande, et, en 695, devint évêque d'Utrecht; BONIFACE qui fut d'abord un moine anglais du nom de Winfried. C'est le pape qui l'envoya en Allemagne et lui donna à cette occasion le nom de Boniface: « celui qui fait le bien.» Devenu évêque de Mayence, il fut martyrisé par les Frisons avec cinquante-deux de ses moines en 753; plus tard, il reçut le titre « d'apôtre de l'Allemagne ». Pendant ce temps, en Méditerranée, l'Église se divisait selon les contours du partage de l'Empire : Rome livrée aux Barbares, et la « nouvelle Rome », la Rome orientale, Constantinople. C'étaient désormais deux mondes différents dont le dialogue s'est toujours avéré difficile et qui, dès le V^e siècle, se sont éloignés l'un de l'autre. D'un côté le pape, de l'autre le basileus (l'empereur); d'un côté le latin, de l'autre le grec ; le grégorien ici, et là les icônes; la, théologie aussi se sépare. Deux continents partent à la dérive : l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, Rome et Byzance.

Mais c'est d'ailleurs que monte une vague formidable qui menace la foi chrétienne. Le 24 septembre 622, Mahomet, porteur d'un message divin, quitte sa ville natale de La Mecque: une ère nouvelle s'ouvre. Sur tout un pan du monde allait s'effacer jusqu'au souvenir de la résurrection du Christ. L'Islam était né.

LE SACERDOCE ET L'EMPIRE

(VIII^e-X^e siècle)

Un homme s'est levé à la fin du VIII^e siècle en Occident, un roi franc, une manière de génie qui se considérait comme le représentant de Dieu sur terre, qui feignait de ne pas voir de différence entre le pouvoir politique et le pouvoir spirituel, et qui voulut réaliser le rêve de la « Cité de Dieu » cher à saint Augustin: Charlemagne. Législateur, il voulut que chaque monastère ait son école, confondant culture et cléricature. Il ne fut pas un saint, mais pendant trente années se tailla un empire: le nouvel empire d'Occident.

En 800, à Noël, c'est le pape Léon III lui-même qui, à Saint-Pierre de Rome, sacre Charlemagne empereur romain, lui donnant son appui et son autorité et en faisant ainsi le successeur de Constantin. Mais du même coup, l'Église se prépare à souffrir de certains souverains qui confondront la cause de la foi avec celle de leurs ambitions, la gloire de Dieu avec la leur, l'ardeur de l'Évangile avec l'ardeur militaire.

A l'époque de Charlemagne, la poussée missionnaire arrive jusqu'en Moravie et en Bohême avec CYRILLE et METHODE. C'étaient deux Grecs de Thessalonique envoyés en Moravie comme missionnaires de l'Évangile. Ils comprirent qu'ils ne pourraient évangéliser les Moraves qu'en leur traduisant la Bible et en célébrant la messe dans leur langue. Comme celle-ci n'avait pas encore d'expression littéraire, ils créèrent un alphabet dit « cyrillique » qui est demeuré celui des Slaves et que les Russes, en particulier, continuent d'utiliser pour l'essentiel.

Charlemagne mort en 814, les Vikings et les Normands débarquèrent sur les côtes de l'Europe occidentale. C'est le début des siècles noirs. Déjà les Sarrasins remontent les vallées alpines sans rencontrer de résistance, les hordes hongroises poussent jusqu'à Orléans.

L'autorité royale s'étant effondrée, le pouvoir appartient à des clans de guerriers. La terre étant la seule richesse, ils la possèdent. Les villes se vident. La hiérarchie devient celle des forts, les suzerains, sur des faibles, les vassaux. La féodalité était née.

Les féodaux mettent la main sur les monastères et les élections épiscopales. La misère pullule. Rome n'est plus qu'un trafic d'influences. On achète la fonction de pape, on étouffe, on égorge, on massacre.

Ce fut pourtant de ce grand corps malade que jaillit une source nouvelle. Alors que Rome est en ruines, le printemps naît dans un vallon de Bourgogne. L'épopée de Cluny commence.

Les fondateurs d'Ordre

C'est en 909 que le monastère de Cluny est fondé par Guillaume d'Aquitaine. Pour le garder libre, son fondateur rattache directement l'abbaye à Rome. ODON (927-942), AYMARD (942-954), MAYEUL (954-994), ODILON (994-1048) et HUGUES (1049-1109) sont les premiers grands abbés de Cluny, qui représentent cent cinquante ans de responsabilités indissociablement liées au rayonnement de l'illustre abbaye. Au temps de sa grandeur, l'abbaye compta jusqu'à trois cents moines et, constitué en Ordre, Cluny régnait sur plus de dix mille moines établis sur l'Europe entière. Les monastères clunisiens devinrent le refuge des pauvres. Ils furent aussi le lieu d'une architecture chrétienne, popularisant l'art roman avec ses chapiteaux sculptés, ses portails imagés et la splendeur de ses fresques. Cluny donna de grands papes à l'église: LÉON IX (1049-1054) et, surtout, GRÉGOIRE VII (1073-1085) qui fut sans doute le plus grand pontife du Moyen Age.

Hildebrand était entré chez les Bénédictins sous le nom de Grégoire. De ses origines toscanes, il garda toujours la simplicité du paysan. Devenu pape, il fit face aux tentatives du pouvoir qui voulait utiliser l'Église. « Sachez bien qu'avec l'aide de Dieu, aucun homme n'a jamais pu et ne pourra jamais me détourner du droit chemin. » Tout Grégoire VII tient en ces mots. Défenseur acharné de la liberté et de l'honneur de l'Église, c'est lui qui, en 1077, reçut à Canossa l'empereur germanique Henri IV venu implorer son pardon ; ce fut la victoire de l'esprit sur la force. Grégoire VII a su arracher l'Église à l'étreinte féodale et lui rendre son indépendance spirituelle.

Mais alors que l'Église prenait enfin la mesure de la société féodale, le fossé qui séparait Rome de Constantinople s'élargissait brusquement. L'Église connaît une douloureuse déchirure : en 1054, c'est le schisme qui, du peuple de Dieu, va faire des clans ennemis. C'est le divorce et la haine entre les chrétiens de Rome et les chrétiens de Constantinople.

LES CROISADES

(XI^e-XII^e siècle)

C'était tout le peuple féodal que l'Église s'efforçait d'élever au niveau de l'Évangile. Le clergé séculier n'avait souvent aucune formation; il n'existait pas de séminaire, et la catéchèse était très élémentaire. Alors naissent, dans la tradition de saint Augustin, des « collèges de prêtres » vivant en communauté, chanoines réguliers dont les plus célèbres sont ceux de NORBERT qui, se rendant compte des insuffisances d'un apostolat individuel, fonda en 1120, dans la vallée de Prémontré, près de Laon, un monastère d'un type particulier. Les Prémontrés sont des prêtres paroissiaux vivant en communauté. Anselme, père abbé du Bec-Hellouin, homme de prière, de pensée et d'action, devint en 1093 archevêque de Cantorbéry: ce qui établit des relations durables entre cette abbaye normande et l'Angleterre.

BRUNO, lui, se retira en 1084 avec six compagnons dans le désert de la Chartreuse (Isère). Ainsi naquirent les Chartreux, un ordre qui, au dire d'Innocent IX, « n'a jamais eu besoin d'être réformé parce qu'il n'a jamais été déformé ».

L'Église prêche le respect de Dieu par le repos dominical, le respect des pauvres, le respect de la femme auquel le culte de la Vierge n'était pas étranger. L'Église développe un mouvement en faveur de la paix: la paix de Dieu qui protégeait les non-combattants, et la trêve de Dieu qui limitait la guerre à certains jours. Parallèlement, la législation du mariage se met peu à peu en place. L'Église entoure le pacte conjugal de rites solennels. La chevalerie, qui était une caste de guerriers à cheval, se transforma peu à peu en un corps privilégié voué à un idéal religieux. Enfin, le 10 mars 1123, s'ouvrait à Rome le premier concile du Latran qui codifia tout le travail de réforme amorcé depuis un siècle.

Rois, moines, chevaliers et croisés

Deux jeunes royaumes chrétiens venaient de naître: la Pologne de Boleslas I^{er}, dont le premier évêché est érigé à Poznan en 968, et la Hongrie d'Étienne. Baptisé en 985, ÉTIENNE transforma des clans semi-nomades en un peuple uni. Il implanta le christianisme, fonda des diocèses, bâtit des

églises et appela des moines de Cluny en son lointain pays tandis que, par les armes, il défendait ses frontières.

C'est alors que des sectes de « pauvres », intransigeantes, virulentes et souvent insolites, proliférèrent sur cette terre d'Europe: Ils se révoltaient contre les trafics d'argent jusqu'au pied de l'autel, contre les luttes d'influence des grands, des papes et des évêques ; ils protestaient contre les misères du clergé, ils réclamaient une Église de « purs ». L'Europe retentit ainsi des malédictions d'un prêtre de Brescia, de l'austérité des « Humiliés » lombards, de la dissidence de Pierre Valdo, un Lyonnais qui, en 1176, créa le mouvement vaudois qu'on appela les pauvres de Lyon, de l'anabaptisme des pays du Nord et surtout du grand mouvement des Cathares, qui apparaît en 1140, dont la ville d'Albi était le centre et qu'on appela ainsi « les Albigeois ». Ces « parfaits » étaient héritiers de courants de pensée qui venaient de Bulgarie et qui soutenaient une conception dualiste du monde fait de deux forces opposées, celle du bien et celle du mal. Cela conduisit les Cathares au rejet de l'incarnation et de la Résurrection du Christ, et au refus des sacrements. Ils rejetaient l'Église corrompue depuis Constantin. Les Cathares soulevèrent l'enthousiasme du petit peuple avec leur doctrine simple et leur morale qui répondait au désir du renouveau religieux.

L'Église et les rois capétiens se sentirent menacés. Une terrible croisade contre les Cathares foudroya le Midi de Béziers à Marmande sous la conduite de Simon de Montfort. L'Église, elle, recourut à l'Inquisition qui donnait aux juges d'Église le pouvoir de livrer les hérétiques au « bras séculier » c'est-à-dire à l'autorité civile. Née en 1232, l'Inquisition voulait que les hérétiques ne soient pas seulement condamnés sur dénonciation, mais activement recherchés. C'est le Temps des bûchers. Les hérétiques condamnés doivent être exécutés dans les huit jours.

Mais tout au long de cette période de déchirements et d'erreurs, une voix se fait entendre de l'intérieur de l'Église. Elle est rude et ne ménage personne; elle apostrophe les prélats: « Ils crient, ceux qui sont nus ! Ils crient, ceux qui ont faim et ils vous demandent : ‘ Dites-nous, pontifes, que vient faire cet or au mors de vos chevaux ? Lorsque le froid et la faim nous tourmentent, que nous font ces habits de rechange suspendus dans les garde-robes ou soigneusement pliés dans les besaces ? C'est notre bien que vous dissipez, et ce que vous dépensez nous est volé !’ »

Et cependant, cette voix reste toujours celle d'un fils aimant de sa mère l'Église : c'est celle de BERNARD de Clairvaux. Né en 1001, près de Dijon, il fut d'abord moine à Cîteaux, l'austère abbaye fondée en 1098

par saint ROBERT en réaction contre la richesse de Cluny. En 1115, Bernard fonde l'abbaye de Clairvaux. Bernard a été associé à toute la vie religieuse et sociale de son temps: réformateur monastique, prédicateur de la croisade, conseiller des papes et des rois, grand manieur de foules, le père abbé de Clairvaux a su faire entendre à tous la parole de justice. Bernard resta avant tout un contemplatif connu pour sa tendre dévotion à la Vierge Marie et pour son énergie de fondateur.

L'ordre de Cîteaux se développa au mir siècle de manière considérable. L'Europe occidentale se couvrit d'abbayes cisterciennes qui vivaient dans la prière et la pénitence et défrichaient des terres abandonnées. Cîteaux imposa un style d'architecture austère et, de bonne heure, les moines architectes adoptèrent l'ogive dont la diffusion en Europe semble pouvoir leur être attribuée.

Pendant ce temps, en Orient, l'islam avançait ses conquêtes. Jérusalem, la ville sainte, le tombeau du Christ venaient de tomber aux mains de l'Islam. Depuis l'an 1000, les chrétiens avaient l'espoir que le retour du Christ aurait lieu à Jérusalem, et leur foi les poussait dans ce pèlerinage qui, étant donné les conditions de voyage de l'époque, ne pouvait qu'être très dur. Ce n'était pas du tourisme. Peu à peu, l'idée d'une guerre sainte contre les musulmans chemine en Occident. Lors de son voyage en France, le Pape Urbain II réunit le concile de Clermont, en 1095, où fut décidée la première croisade.

Quatre armées se formèrent, alimentées par toute la féodalité occidentale et la chevalerie française. Leur signe de ralliement était la croix (qui a donné le mot croisade). En 1099, Jérusalem tombait aux mains des Croisés.

C'est Bernard lui-même qui, en 1146, à Vézelay, prêcha la seconde croisade. La tradition a retenu le nombre de huit croisades, mais certaines ne furent que des razzias ou de tristes opérations de pillage et de mise à sac. A côté de la générosité de Pierre l'Ermite, un moine picard qui conduisit une croisade du peuple, il y eut les calculs, les bénéfices, les intérêts et les profits des Vénitiens. A côté de saint Louis, il y eut le commerce des Gênois et leurs trafics d'armes. A côté de l'enthousiasme de milliers de jeunes de France et d'Allemagne qui s'embarquèrent en 1212 pour la croisade (croisade des enfants), il y a les navigateurs qui les vendent sur le marché d'esclaves à Alexandrie.

Pour faire face à la guerre, l'Église dut créer de nouveaux impôts ; les papes se lièrent un peu plus à l'argent. La guerre n'est jamais belle,

même quand elle est sainte. Mais les croisades feront aussi naître des moines chevaliers et des hospitaliers pour accueillir les pèlerins pauvres: Chevaliers du Temple ou Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. RAYMOND DE PENYAFORT et PIERRE NOLASQUE, de leur côté, fondèrent l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour répondre à la grande misère des prisonniers chrétiens tombés entre les mains des musulmans.

Après l'échec des croisades, le monde turc se referma sur les lieux saints et la brisure fut encore plus grande entre Rome et les Églises orientales.

A cela s'est ajouté le conflit entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric Barberousse, « deux glaives » dressés l'un contre l'autre. En 1179, le pape convoque le III^e Concile du Latran qui renforce ses pouvoirs en entérinant la paix entre l'empereur et lui. Le « népotisme » s'installe à Rome : c'est ainsi que seront désignés le pouvoir abusif et la faveur excessive que certains papes accordaient à leurs parents, et en particulier à leurs neveux.

L'autorité du pape ne tarda pas à devoir s'exercer avec l'affaire de THOMAS BECKET qui était l'ami de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre. Devenu archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket refusa de se plier à la politique du roi, son ami, qui voulait limiter la juridiction ecclésiastique et les possibilités d'en appeler à Rome. Cela coûta la vie à l'archevêque. Ce fut le meurtre dans la cathédrale où Thomas Becket fut assassiné par les glaives des chevaliers du roi en 1170. Henri II dut se soumettre à une dure pénitence publique. Nul ne pouvait plus braver l'autorité du pape. L'Occident entra en chrétienté.

En 1291, la conquête par les musulmans de Saint-Jean-d'Acre, la dernière forteresse aux mains des chrétiens, marque la fin du temps des croisades.

LA CHRÉTIENTÉ

(XII^e-XIII^e siècle)

Le temps des croisades est lié au nom de LOUIS IX, roi de France. Il fut la plus haute figure de ce XIII^e siècle. « Fontaine de justice », il vécut son difficile métier de roi à la lumière de l'Évangile. C'est au nom de cette fidélité qu'il rendait à Vincennes une justice bonne et loyale. C'est ce sens supérieur de la justice qui devait régler ses relations internationales et qui lui fit entreprendre une croisade pour délivrer le tombeau du Christ de la

domination des infidèles. En hommage au lieu de son baptême, en 1214, il s'appelait lui-même « Louis de Poissy », et son sens de l'Église lui fit favoriser la vie monastique dans le royaume. Chaque nouvelle abbaye servait autant le rayonnement de la foi que le développement économique de la France rurale. Louis ne trouva pas la sainteté malgré ses charges de chef d'État, mais il la chercha et la vécut au cœur même de ses responsabilités politiques. Après sa victoire sur les Anglais à Taillebourg, il décida de rendre au roi d'Angleterre les provinces françaises du sud-ouest, que sa victoire venait justement de lui permettre de réoccuper. Ce fut de l'indignation. Pour Louis, c'était un acte mûri dans la confrontation de l'Évangile et du politique. Ce qui apparaissait d'abord comme une folie s'est d'ailleurs avéré par la suite politiquement juste. Saint Louis eut le sentiment de l'unité de la règle morale s'appliquant aussi bien aux sujets qu'aux rois et aux États. Il considérait le métier de roi comme celui de « ministre de Dieu ».

« Cet homme pur de cœur et de corps », disait de lui Innocent IV, est lié à la silhouette de la Sainte-Chapelle qu'il fit construire pour accueillir à Paris les reliques de la couronne d'épines qu'il ramenait de Terre Sainte. Le gothique identifié souvent avec le style de la chrétienté doit beaucoup à saint Louis.

L'Europe se couvre de cathédrales. La paix des cathédrales reflète la paix de Dieu. Tout y est ordre et harmonie. L'histoire des hommes s'inscrit dans l'histoire du Christ. Le monde est alors comme un enfant, sa vie est toute simple, rythmée par les saisons, les jours et les nuits, les labours et les semailles, les vendanges et les moissons. Le peuple de Dieu découvre ce monde comme on ouvre un livre et il apprend à y lire Dieu. Il n'y a alors ni vacances, ni congés payés, mais de nombreuses fêtes viennent rompre la dureté du travail : la fête du saint patron, la fête des semailles, celle de la moisson et la kermesse. Toute l'activité humaine est ainsi sanctifiée, célébrée dans la foi.

Peu à peu, les États nationaux prennent conscience d'eux-mêmes. Les cathédrales témoignent de l'éveil des villes. Les « communes » remplacent le château. Les chartes abolissent le servage, les corvées et toutes les servitudes qui ne se comprenaient que dans le domaine rural. En même temps que la ville s'entoure de remparts, le vieux lien de « la foi jurée » qui unissait le seigneur et son vassal est remplacé par « le serment » de solidarité de la commune. Peu à peu le commerce, la route, la navigation et la banque prennent leur revanche sur la terre. La dignité du travail est

proclamée, et sa sainteté est confirmée par des lois et vécue par les corporations dont chacune se range sous la bannière d'un saint.

Les patrons des corporations

JEAN BAPTISTE prend une place considérable, les tailleurs et les travailleurs du cuir le choisissent comme patron à cause du vêtement de peau de bête dont il était vêtu. Les travailleurs de la laine aussi puisque c'est le Baptiste qui désigna l'Agneau de Dieu ; les prisonniers à cause de sa captivité, les couteliers à cause de sa tête tranchée, sans compter les chanteurs et les musiciens puisque les notes de la gamme ont été empruntées aux premières syllabes de l'hymne de saint Jean Baptiste.

GEORGES, dont le culte fut répandu par les croisés, fut choisi par Richard Cœur de Lion comme patron de l'Angleterre. Les avocats et les gens de justice en appelèrent à saint YVES, curé, juge et avocat en Bretagne; les dentellières et les couturières se rangèrent sous la protection de sainte ANNE, mère de la Vierge Marie; les cuisiniers sous celle de saint LAURENT, martyr sur le gril. Saint FIACRE, ermite, patronna les jardiniers; saint ARNOUL, chevalier, puis évêque, les brasseurs; saint EUSTACHE, martyr, les chasseurs et les forestiers; saint CRÉPIN, martyr, les cordonniers ; saint WINNOC, moine, les meuniers ; sainte BARBE, martyre, les artilleurs et les mineurs, et saint NICOLAS, évêque et annonciateur de la parole de Dieu, les écoliers, les tonneliers et les marins d'eau douce.

Ainsi chaque corporation avait-elle sa fête chômée où elle célébrait son saint patron. Chacun voulut avoir son saint protecteur : les amoureux choisirent saint VALENTIN, évêque; les voyageurs saint CHRISTOPHE, martyr, et les prisonniers saint LÉONARD, ermite. Des lieux, des villes et des villages se réclamaient d'un saint ou d'une sainte: Sainte-FOY, martyre, Saint-FLOUR, Saint-FLORENTIN ou Saint-AMOUR, ermite, qui donna Rocamadour. Saint BLAISE, évêque, était prié pour les maux de gorge; saint DONAT, évêque, contre les orages, ou saint MATHURIN pour les fous.

C'était la chrétienté: l'Église et le monde se compénétraient dans toutes leurs structures. Les principes chrétiens revendiquaient d'inspirer toutes les réalités temporelles. Le royaume de la terre est une préfiguration du royaume du ciel. Les saints comptaient les jours. Saint MÉDARD craignait la pluie le jour de sa fête; à la Sainte-LUCE, les jours augmentaient ; la

Saint-MICHEL était jour de foire où se fixaient les fermages et les embauches.

Le peuple de Dieu, cherchant le nouveau visage de sa foi, entreprend de longs pèlerinages aux lieux saints : à Rome, aux tombeaux de Pierre et de Paul, ou à Compostelle depuis que les lieux saints sont aux mains des infidèles. Pendant des siècles, les chemins de Saint-Jacques ont remplacé le pèlerinage à Jérusalem. Comme de nouvelles preuves de la foi, les pèlerins rapportent des reliques où la piété se mêle à l'imagination, au désir de croire et au commerce.

Les saints qu'on honorait n'avaient pas forcément tous les labels de l'histoire, mais la dévotion populaire mêlée à la foi qui s'y est attachée pendant des siècles leur ont donné comme une seconde naissance plus vraie que la première. Le peuple élisait ses saints. Certains n'ont peut-être jamais existé, mais ils ont vécu une telle présence dans la conscience du peuple de Dieu que ceci est aussi une histoire sainte.

Les mendiants

Mais dans cette société chrétienne, le goût de l'argent, la passion des honneurs, prix nécessaire du pouvoir, envahissaient l'Église... En réponse à ces plaies du temps, l'Esprit de Dieu suscita FRANÇOIS D'ASSISE; et les « Frères Mineurs » (Franciscains), et les ordres mendiants.

François, né en 1181 à Assise, fils d'un drapier aisé, choisit en 1208 la plus grande pauvreté possible et l'annonce itinérante de l'Évangile. Les saints viennent toujours comme des signes de contradiction révéler les blessures profondes d'une époque en réveillant le désir. En un siècle où l'argent avait tous les droits, François donna la parole à Dame Pauvreté; il vécut cette folie de Jésus Christ en Ombrie (Italie), un pays lumineux. En 1226, il devait mourir sur la terre nue en chantant le psaume 141: « Toi, Dieu, tu es ma maison et ma part de terre. » Son humilité lui avait fait refuser le sacerdoce : François d'Assise était diacre. Les frères de saint François, à l'origine, étaient une fraternité de laïcs, préoccupés avant tout de l'imitation parfaite de l'Évangile dans la pauvreté. Ils vivaient souvent en ermites. Petit à petit, ils reçurent une organisation plus stricte et devinrent un corps sacerdotal alliant les observances monastiques, la prédication et l'apostolat missionnaire. François fut le cri de joie d'un homme entièrement dépouillé qui, au moment où il connaissait dans son corps la passion du Christ, écrivit le Cantique du Soleil.

En 1212, CLAIRE, originaire d'Assise, se consacra au Christ à 18 ans entre les mains de saint François, et c'est sur ses conseils qu'elle constitua à son tour l'ordre des Pauvres Dames, ou Clarisses.

Tandis que François fondait les Frères Mineurs, DOMINIQUE, originaire d'Espagne, fondait en 1215, près de Toulouse, l'ordre des Frères Prêcheurs ou Dominicains, afin de lutter efficacement contre l'hérésie des Albigeois, qui ravageait le midi de la France. Bien convaincu que les causes profondes de l'hérésie étaient l'ignorance du peuple chrétien et la trop grande richesse du clergé, ses armes préférées furent une science très sûre de la doctrine de la foi et une longue contemplation de la parole de Dieu. Les Dominicains se répandirent très vite en Europe. « Le grain pourrit quand on l'enterre, disait Dominique, il porte du fruit quand on le sème. »

L'Europe est en train de changer, les cathédrales sont les œuvres d'un peuple, les chartes garantissent les droits des communes, les corporations lient la solidarité, les croisades traduisent l'élan d'une foule, mendiants et prêcheurs témoignent d'un ordre neuf.

Les intellectuels

L'école elle-même sort des monastères pour pratiquer la libre discussion autour des maîtres : c'est l'Université ou association des maîtres et des élèves. Paris devient « la très noble cité de toute vie de l'esprit ». Ainsi, à la fin du XIII^e siècle, l'Église possédera le même langage architectural, la même expression d'une foi commune, une unité morale et un même moule pour la pensée chrétienne : le thomisme. D'abord ce fut ALBERT LE GRAND, jeune seigneur allemand qui se sentait aussi bien chez lui à Padoue où il entendit l'appel à la vie dominicaine, qu'à Paris où il étudia la théologie, qu'à Cologne où il enseigna et dont il devint l'évêque. Cette charge lui pesant trop, il demanda à en être déchargé au bout de deux ans. Tandis qu'il enseignait à Paris, il poursuivit le grand dessein de rendre Aristote compréhensible, soucieux d'éviter une coupure entre la sagesse et la foi chrétienne. Il mourut en 1280.

Suivant le chemin frayé par son maître, THOMAS D'AQUIN voulut bâtir la synthèse théologique des vérités révélées et la synthèse philosophique des vérités accessibles à la raison : ce sont les deux Sommes de saint Thomas. Cet Italien avait étudié à Naples, à Cologne et à Paris, où il enseigna de 1256 à 1261 et de 1269 à 1272. La vie même de Thomas fut dans la douceur, l'humilité et la fidélité aux tâches quotidiennes. On

l'appelait « le Docteur angélique », l'illustration vivante de ce double appétit de l'esprit et du cœur.

Dans le même temps, le sens missionnaire de l'Église se précise et s'affirme ; il lui faut se dégager de l'argument de la force et des armes. François d'Assise s'en va chez le Sultan du Maroc en 1219 et obtient l'autorisation de prêcher en terre d'Islam; d'autres partent vers l'Asie et l'Afrique.

ANTOINE DE PADOUE, originaire du Portugal, entré chez les Franciscains qui lui confièrent la prédication populaire, connut vite un grand succès au Maroc, en Italie, en France où il séjourna quelque temps à Brive, et enfin à Padoue où il mourut brusquement à la fin d'un carême qui avait bouleversé la région, en 1231. Il avait 36 ans. Autrefois Padoue s'appelait Pave, entre « Pave » et « épaves » le jeu de mot a suffi à faire de saint Antoine celui qu'on invoque pour retrouver les épaves, c'est-à-dire les objets perdus.

Ainsi en ce XIII^e siècle, toutes les forces de la nature et la grâce vont-elles tenter de participer à la construction d'un système de pensée chrétienne. Cependant ce siècle n'était pas mort que déjà l'homme était tenté de dissocier le monde de la nature du monde de la grâce. Ce même monde où tout paraît si simple ne va pas tarder à être secoué jusqu'au fond de lui-même.

LE TEMPS DES GRANDES PEURS

(XIV^e-XV^e siècle)

C'est la voix pathétique de Dante qui retentit.

La « Divine Comédie » est une protestation de l'unité de la chrétienté menacée par le luxe, le lucre, le trafic et la médiocrité. En 1339, commence la guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre. En 1348, la Peste noire sème la teneur en Europe et tue le tiers à peu près de la population. En Alsace et en Autriche, des milliers de Juifs sont massacrés.

Les mystiques

Alors, autour des années 1350, une grande clameur se lève partout en Europe.

Des groupes de moines en haillons se dressèrent spontanément, réclamant l'absolu de l'Évangile et le dépouillement total. Mystiques voisins de la sorcellerie, ils parcouraient une Europe angoissée : Frères du Libre-Esprit, Fraticelles, Bégards, flagellants et pénitents.

Cependant, dans la paix des couvents nordiques, aux Pays-Bas et en Rhénanie, se développa un courant mystique qui n'était pas angoisse. L'ordre de saint Dominique y contribua beaucoup avec Maître Eckart qui fut au mur de cet immense mouvement. Professeur de théologie à Paris, Strasbourg et Cologne à partir de 1311, il invitait ses disciples à se faire « amis de Dieu ». Au premier rang de ceux-ci fut Jean Tauler, dominicain prédicateur à Strasbourg (mort en 1361); mais aussi Henri Suso, dominicain à Constance et à Ulm (mort en 1366); et JAN VAN RUYSBROEK, auteur des «Noces spirituelle », prêtre et chanoine près de Bruxelles (mort en 1381). Eckart écrivit en bas-allemand, Dante en toscan, Oresme en français, Ruysbroek en moyen-néerlandais.

Le monde changeait : la littérature avait perdu son latin. La laïcisation venait de commencer. Elle trouve son expression politique avec Philippe le Bel, petit-fils de saint Louis, roi de France de 1285 à 1314. Il combattit vigoureusement la suprématie temporelle du pape. Le roi s'appuya sur des légistes spécialistes du droit romain, ce vieux droit antique qui — et pour cause — ne faisait aucune place à l'Église dans l'État... puisque l'Église n'existait pas à l'époque où il fut élaboré !

A la mort du pape Boniface VIII, la lutte entre les Caetani, la famille du pape défunt, et les Colonna, une autre famille intrigante, oblige le nouveau pape Benoît XI à se réfugier à Pérouse. Son successeur, Clément V, se dirigea vers Avignon et y demeura. De 1309 à 1377, Avignon devint le siège de la papauté. Ce fut « la captivité de Babylone » de l'Église. La papauté devait rester absente de Rome pendant cent vingt-deux ans.

A peine rentrée à Rome, la papauté se déchira. Urbain VI invectivant les cardinaux coupables à ses yeux de vivre en princes fastueux vit son élection invalidée par le « parti français » et fut remplacé par Clément VII. L'Église avait deux papes. Vaincu par les armes, Clément VII se retira en Avignon. Le grand schisme d'Occident commençait ; il devait durer de 1378 à 1429. L'Église était déchirée. De partout prières, processions, plaintes criaient la souffrance des chrétiens. Pour tenter de mettre tout

le monde d'accord un troisième pape est élu à Pise, mais les deux premiers refusèrent de démissionner. Un concile, réuni à Constance, tenta de faire du concile une institution régulière de l'Église et une instance de contrôle du pape.

Plus qu'un concile de l'Église, le concile de Constance de 1414 à 1418 préfigura peut-être une première assemblée des Nations. Ce sont les royaumes qui tentèrent d'unir leurs efforts pour reconstituer l'unité ecclésiastique. Le concile de Constance dépose les trois papes, élit Martin V et décrète qu'il doit obéissance au concile. Les autres papes continuent de se réclamer de leur bon droit. De concile de Pavie en concile de Florence, de concile de Sienna en concile de Ferrare, des papes continuaient d'errer sur les chemins de l'Europe sans que plus personne ne sache quel était le vrai. Finalement, en 1439, le concile de Bâle dépose Eugène IV et élit Félix V. Celui-ci, se sentant isolé, démissionne. En 1449, le concile élit Nicolas V, par une opération purement formelle puisque Nicolas V est déjà pape. Cependant lorsque s'ouvrit le jubilé de 1450 et que la foule des pèlerins acclamait Nicolas V, le pape retrouvé, le premier pape de la Renaissance, rien n'avait été réglé. La paix n'était pas faite avec l'Église d'Orient ; au contraire, la cassure s'était élargie encore. Aucune réforme n'avait été opérée à l'intérieur de l'Église, et de plus en plus les Églises nationales n'en faisaient qu'à leur tête. Le temps était aux princes.

En Bohême, la haine que les Tchèques éprouvaient à l'égard des Allemands qui les envahissaient se reporta sur l'Église romaine qu'ils considérèrent comme complice. C'est alors que Jean Hus prit la parole à Prague. Sa prédication évangélique colorée d'esprit révolutionnaire touche profondément les petites gens. Condamné par le concile de Constance et livré au bûcher en 1415, Jean Hus fut considéré par les siens comme un martyr.

En France, les interventions de Jean Gerson et Pierre d'Ailly aboutissent en 1438 à la Pragmatique Sanction de Bourges qui réglait unilatéralement les rapports du Saint-Siège et de l'Église de France en renforçant l'autorité royale et le courant de « gallicanisme », cette doctrine à la fois politique et religieuse qui affirme les droits de l'Église nationale de France par rapport à Rome. La Pragmatique sera en fait, et jusqu'en 1789, la charte de l'Église gallicane.

Ainsi à l'idéal de saint Louis se substituaient Machiavel, les Médicis et Louis XI. Les hommes de ce temps avaient peur : les guerres, les épidémies, l'atroce peste noire de 1348, la misère, le brigandage, la révolte des pauvres sont un face à face quotidien avec la mort. Alors tournèrent les

danses macabres, les « mystères » dérivant des « passions ». La dévotion populaire se retrouva dans les chemins de croix, les Christs de pitié et les Vierges de douleurs. Le gothique devint flamboyant.

Une floraison de saints et de saintes se leva comme si justement la sainteté ne poussait bien que dans les déserts. Le franciscain JEAN DE CAPISTRAN souleva les foules et les entraîna dans une croisade contre les Turcs. BERNARDIN DE SIENNE, un autre franciscain, développa l'habitude de graver, de peindre ou de broder le sigle HIS, premières lettres des mots latins signifiant « Jésus Sauveur des Hommes ». FRANÇOIS DE PAULE fonda l'ordre des Minimes. VINCENT FERRIER, un dominicain, parcourut l'Espagne, l'Italie et la France, annonçant partout que le royaume de Dieu était proche. Les « missions » à l'intérieur étaient nées.

Contemplatives et actives

Mais ce temps fut surtout un siècle de saintes. Comme si les hommes étant à leurs querelles, les femmes avaient pris le relais de l'Évangile.

COLETTE DE CORBIE qui ne fut pas étrangère à la spiritualité dont vécut Jeanne d'Arc ; BRIGITTE DE SUÈDE qui, d'accord avec son mari, se retira au monastère, travailla à la réforme de l'Église et reçut des révélations sur la passion du Seigneur. CATHERINE DE SIENNE, entrée dans le tiers-ordre dominicain, et à qui Dieu confia le soin de ramener les papes à Rome. Elle n'eut pas peur de crier au pape ses quatre vérités et travailla avec passion à la sainteté du clergé: cette femme est docteur de l'Église. FRANÇOISE ROMAINE qui se retrouva très à l'aise, aussi bien dans ses responsabilités d'épouse, de mère de famille — elle avait trois enfants — que dans sa grande expérience mystique. ANGÈLE DE FOLIGNO, elle aussi une mystique. Sans oublier celle qui, en France, est la plus connue: JEANNE D'ARC, qui manifeste l'intervention de Dieu au cœur de cette grande pitié qu'était pour la France la guerre de cent ans.

Destinée étrange que celle de l'humble paysanne lorraine, devenue malgré elle chef de guerre par amour pour son pays en détresse, vivant dans la familiarité de Dieu et des saints, hardie dans ses projets, mais tendre et accueillante à tous, même à ses ennemis, restant pure et vivant sa foi dans l'atmosphère des corps de garde. De Domremy où elle naquit à Orléans qu'elle délivra, d'Orléans à Reims où elle fit sacrer roi le dauphin Charles VII, de Reims à Compiègne où elle fut livrée à l'ennemi, de Compiègne à Rouen où elle fut jugée dans une parodie de procès, un seul amour la guide:

« Jésus, Maria » qu'elle fit broder sur son étendard. Elle fut brûlée vive à Rouen en 1431.

Jeanne d'Arc fut guidée au long de son épopée par sainte MARGUERITE, dont la légende devint prière dans le cœur de Jeanne, saint MICHEL l'archange de la lutte contre le mal et sainte CATHERINE, elle aussi martyre légendaire, mais qui fut l'objet d'une grande dévotion tout au long du Moyen Âge.

Alors un moine secoue Florence de ses sermons en feu, Savonarole : « Dans les premiers temps de l'Église, les calices étaient en bois et les prélats en or; aujourd'hui, l'Église a des calices d'or et des prélats de bois... » Le moine blanc impose à la capitale des Médicis une véritable dictature de la pénitence. Mais ses excès ne tardèrent pas à le conduire à l'excommunication avant de le mener au bûcher, en 1498.

De 1492 à 1503, suivant en cela l'exemple d'innocent VIII son prédécesseur, le pape Alexandre VI marie ses enfants naturels à des princes afin d'étendre les États pontificaux. Il était temps que la vieille Église retrouve son Évangile. On comprend pourquoi l'esprit des chrétiens était hanté par l'idée de réforme.

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME

(XV^e-XVI^e siècle)

Dans la seconde moitié du XV^e siècle, un monde nouveau naît. Passionnément, il vient de redécouvrir l'univers antique, il rêve de Platon, médite Cicéron, plagie Plotin, emprunte aux Grecs et aux Latins leurs idées, leurs images et leurs mythes; un nouvel humanisme est en train de naître : c'est la Renaissance. Elle naît en Italie un siècle en avance sur le reste de l'Europe. Pétrarque, le grand humaniste italien, vécut de 1304 à 1374. Rome consacre alors plus de temps à se refaire une beauté qu'à se refaire une âme. Ses voisines sont encore toutes dévorées par la guerre.

Ainsi, dans un cadre encore chrétien, se développent des pensées et des attitudes pratiquement païennes. Ce monde chrétien par tradition engendre notre monde moderne et laïque. Pour la première fois, l'Église est confrontée non plus à des hommes d'une religion païenne, mais à des athées. C'est la première rencontre de la foi et de l'incroyance.

L'émancipation des esprits fait de rapides progrès, les sciences revendiquent leur autonomie, les valeurs de la vie profane sont exaltées... C'est la Florence des Médicis, la Rome des Papes, Paris et son Collège de France. Avec l'invention de l'imprimerie en 1450 par Gutenberg, la culture circule plus vite et cesse d'être la spécialité des clercs. La Bible est traduite et multipliée.

Malheureusement l'Église n'est pas en état de répondre aux interrogations de ce temps. Certes, elle ouvre toutes grandes ses portes à la culture nouvelle, trop facilement peut-être, car elle se laisse prendre au jeu et laisse assimiler sa grandeur à celle d'un royaume terrestre : à la grande réforme humaniste, elle n'a pas su correspondre par une égale réforme spirituelle. Les Etats européens prennent de plus en plus de consistance : Angleterre, France, Espagne, Portugal, Autriche s'affrontent désormais sans cesse ; on ne peut plus parler d'unité de la chrétienté. François I^{er} s'affirme comme souverain face au pape, auquel il impose en 1516 un Concordat : désormais le pape ne fera que confirmer les évêques et les abbés nommés par le roi de France. Ces postes vont être confiés à des courtisans qui ne se soucient guère de leur responsabilité religieuse. En particulier, des protégés du roi reçoivent comme cadeau, « en commende », des abbayes auxquelles ils ne s'intéressent que pour en toucher les revenus. Et à l'extérieur, ce même François I^{er} n'hésite pas à conclure un traité avec les Turcs musulmans, qui pourtant venaient de conquérir la Hongrie et avaient failli prendre Vienne.

La papauté n'avait pourtant pas perdu tout prestige. Au moment où Espagnols et Portugais découvrent le « nouveau monde » des « Indes occidentales » (l'Amérique du Sud), c'est Alexandre VI qui les départagea en délimitant les zones de leur influence respective.

Mais l'Église alors se tourne plus vers ses palais que vers la pauvreté. Certes il n'est pas sans grandeur que l'Église ait assumé cet épanouissement de tous les arts. Ses églises, ses costumes, ses fastes, ses mœurs mêmes sont bien de leur temps ; mais ainsi résolue à accompagner l'homme sur sa nouvelle route, elle n'a peut-être pas su l'aider à inventer pour son temps le nouveau sens de sa foi.

La foi pourtant ne manque pas. JEANNE DE FRANCE en est un témoin. Fille de Louis XI, épouse de Louis XII qui la répudie, elle se retire à Bourges où elle fonde l'ordre des Annonciades.

Et cet humanisme en plein foisonnement est encore bien un humanisme chrétien avec l'extraordinaire Pic de la Mirandole, l'italien Ficin, le cardinal allemand Nicolas de Cuse qui dépassa l'explication littérale de la Bible, Jean Reuchlin, un autre Allemand initiateur de l'étude de l'hébreu, ou John

Gilet en Angleterre. Mais c'est au génial hollandais Erasme qu'il est donné de proposer l'humanisme chrétien comme programme de rénovation à l'Europe entière.

Pendant ce temps, les papes sont devenus des princes séculiers. Pour faire face à leurs besoins d'argent, ils vendent les emplois d'Église aux plus offrants; on voit des cardinaux de treize ans et des conclaves devenus des marchés aux affaires. En augmentant les taxes, les décimes et les impôts, les papes se rendent de jour en jour plus odieux dans l'Europe entière. Entre les Pazzi et les Borgia, le pape Jules II est l'homme fort. Ce chef d'armée est un mécène intelligent. Rome voit alors Michel-Ange travaillant à son Jugement dernier; Bramante continence le chantier d'où jaillira Saint-Pierre, et Raphaël décore la chambre de la Signature. Pour financer la construction de Saint-Pierre de Rome, Jules II, en 1506, proclame une indulgence, c'est-à-dire une possibilité d'acquiescer une remise des peines dues aux péchés après leur pardon. Il convoque le V^e concile du Latran qui, entièrement composé d'évêques italiens tous à la dévotion du pape, ne soulève même pas la question de la réforme de l'Église.

Bien sûr, la Bibliothèque vaticane contient 3500 volumes, Botticelli et le Pérugin sont à Rome, le Vatican est un palais, la chapelle Sixtine une merveille, mais lorsque les Pères du concile se séparent, il ne se passe que sept mois avant le 31 octobre 1517 ; ce jour-là, à la porte du château de Wittenberg, Martin Luther affiche ses quatre-vingt-quinze thèses contre des abus auxquels donnaient lieu les indulgences.

En 1517, tel un marchand ambulant, le dominicain Tetzl, délégué de l'archevêque électeur Albert de Brandebourg, prêche une indulgence dont les revenus doivent servir à financer l'achèvement de Saint-Pierre de Rome. Les florins tombent en abondance dans les caisses de Tetzl, car il affirmait, en les tarifant, que les indulgences en faveur des âmes du purgatoire sont efficaces indépendamment de l'état de grâce et qu'elles s'appliquent automatiquement. C'est alors que Martin Luther, moine augustin allemand, professeur de théologie à l'université de Wittenberg, utilisant un procédé très courant dans le monde universitaire de l'époque, prend publiquement position contre les indulgences. Convoqué à Augsbourg en 1518, devant le cardinal Cajetan, légat du pape, Luther refuse de renoncer à ses doctrines.

Dans les thèses affichées par Luther, on pouvait lire : « Il faut exhorter les fidèles à entrer au ciel par beaucoup de tribulations plutôt que de se reposer sur la sécurité d'une fausse paix... » La vraie paix, ce moine tourmenté l'a trouvée justement dans la lecture de la Bible à qui il reconnaît la seule

autorité. C'est grâce à la Bible qu'il répond à la question de savoir comment Dieu peut être à la fois miséricordieux et juste. En 1512, commentant l'épître aux Romains, il disait « Le chrétien se sait toujours pécheur, toujours juste et toujours repentant. »

Ainsi, c'est dans la miséricorde que naît la Réforme. Luther prétend que l'Église n'a qu'un chef: le Christ. Dénoncé à Rome, condamné par les universités de Paris, de Cologne et de Louvain, sommé de se soumettre à Rome, Luther est excommunié en 1520. Il réplique par un « appel à tous les chrétiens » qui oppose le sacerdoce universel des baptisés aux prétentions dominatrices de Rome, rappelant que « la vraie réformation » doit se faire dans le cœur de l'homme.

C'est la Confession d'Augsbourg, en 1530 qui forme la base de la doctrine luthérienne. A la mort de Luther en 1546, la chrétienté a changé d'autant plus que la réforme luthérienne venait à point pour être utilisée par les ambitions politiques des princes allemands.

A la seconde diète de Spire, en 1529, les princes de Saxe, de Brunswick, de Brandebourg signent une « protestation » pour défendre la réforme de Luther, et qui est à l'origine du nom : « protestant ».

Beaucoup plus tard, Newman écrira : « Il est impossible que le protestantisme dure depuis trois cents ans sans une grande vérité ou une grande part de vérité. »

Victimes des luttes fratricides

Pendant ce temps, Genève devient le champ d'expérience d'un laïc, Calvin, né à Noyon en 1509, qui réclame une Église prêchant la parole de Dieu et un État qui fasse régner l'ordre. Après Wittenberg et Zurich, Genève en 1536 devient ainsi le troisième centre de la Réformation. Le protestantisme entre en France par les milieux d'artisans et de marchands avant de gagner la noblesse. Il atteint aussi les Pays-Bas. En Angleterre, le roi Henry VIII, n'ayant pu obtenir son divorce du pape, entraîne dans le schisme, en 1534, l'Église de son royaume. THOMAS MORE, chancelier du royaume, et John FISHER, cardinal, évêque de Rochester, avec beaucoup d'autres, paient de leur vie leur fidélité à Rome. Par une seconde réforme, le successeur d'Henry VIII, Édouard VI, oriente le schisme vers le calvinisme. Trois « bills » votés en 1559 affirment la suprématie totale de la couronne anglaise sur l'Église.

Quand Calvin meurt à Genève en 1564, il a, en fait, fondé une civilisation. Mais pour des siècles, protestants et catholiques deviennent des frères

ennemis. Entre eux les cadavres ne tardent pas à s'amonceler. Le massacre dit de « la Saint-Barthélemy » a lieu dans la nuit du 24 août 1572.

Dix-sept ans plus tard, c'est un prince protestant, Henri de Navarre, qui devient roi de France. Il doit pour cela se convertir au catholicisme, mais il prend en 1598 une décision surprenante pour l'époque: par l'édit de Nantes, Henri IV donne aux protestants un statut officiel dans la France catholique. C'est reconnaître la division comme un fait acquis, mais c'est un espoir de paix.

En 1556, Charles-Quint, empereur, avait démissionné, n'ayant pas réussi à reconstituer l'unité de la foi et à assurer l'avenir de l'empire chrétien qui lui était confié. Certes les rois et les princes accordent encore un certain intérêt aux sentiments religieux de leurs sujets, mais ce sont désormais la loi des marchés et les lois économiques qui préparent une nouvelle conception de l'État.

LA CONTRE-RÉFORME OU LA RÉFORME CATHOLIQUE

(XVI^e-XVII^e siècle)

Vint Paul III en 1534. Ce pape de la Renaissance, prince Farnèse, avait dû son avancement à sa sœur, maîtresse du futur Alexandre VI. Ayant eu lui-même quatre enfants et pratiquant le « népotisme » en plaçant sa famille aux postes clés des nations, il interdit pourtant, sous peine d'excommunication, l'esclavage dans le Nouveau Monde, trouvant aux Indiens une âme aussi immortelle que celle des Blancs. Il eut un pontificat décisif en mettant sa tenacité à promouvoir une réforme que, de pape en pape, on remettait toujours au lendemain.

Après bien des reports et des avatars, Paul III réunit un concile à Trente (Italie du nord) en 1545. Le concile de Trente conduisit parallèlement la définition des dogmes catholiques et la réforme de l'Église. Il dura 18 ans et définit que les traditions apostoliques devaient être acceptées avec le même respect que l'Écriture. La « Vulgate », traduction latine de la Bible par saint Jérôme, servira de référence. La doctrine catholique sur la justification est précisée en insistant sur la collaboration de la volonté humaine avec la grâce sanctifiante.

En 1551, Jules III, le nouveau pape, reprit les travaux interrompus : la transsubstantiation est définie, l'extrême-onction est déclarée sacrement, la

confession orale est proclamée nécessaire. Les problèmes de « la commende » (voir p. 675) sont enfin abordés, ainsi que celui du costume clérical.

Pie IV, en 1562, convoque de nouveau les Pères du concile à Trente. Ils adoptent une « réforme » en quarante-deux articles, définissant la nomination et le devoir des cardinaux, l'organisation des synodes et des séminaires diocésains, les réformes monastiques, les conditions de validité du mariage, le purgatoire, les indulgences et le culte des saints.

Un catéchisme du concile de Trente fut publié, le bréviaire et le missel réformés, le calendrier et le martyrologe refondus.

Si le mot « contre-réforme » a fait fortune, c'est qu'effectivement l'Église a tenté de colmater les brèches faites par le protestantisme et de reconquérir les terres protestantes. Mais ceci ne devrait pas masquer la réelle « réforme catholique » qui inspira le concile de Trente, mais aussi tout le jaillissement et la ferveur d'un véritable printemps de la foi.

Pour la première fois depuis trois cents ans, un pape est canonisé: PIE V qui régna de 1562 à 1572 et qui s'attela à faire appliquer les décisions du concile de Trente.

Les réformateurs de l'Église

Désormais l'Église ne manqua plus de pasteurs vigoureux et fervents : THOMAS DE VILLENEUVE, évêque de Valence en Espagne, qui laisse le souvenir d'un « père des pauvres », et surtout CHARLES BORROMÉE, archevêque de Milan, qui fut l'homme du concile de Trente: réformateur du clergé par ses synodes et ses visites pastorales, restaurateur de la liturgie, promoteur de l'enseignement méthodique du catéchisme et des séminaires, il créa véritablement un style d'évêque.

Les grandes facultés de théologie deviennent des foyers de réforme et des centres de formation sacerdotale. De nouvelles sociétés religieuses prennent corps qui tentent de maintenir l'esprit monastique lié à un apostolat au cœur d'un monde en pleine mutation. Ce sont les Théatins fondés par GAÉTAN DE TIENNE et Pierre Caraffa, les Barnabites fondés par ANTOINE-MARIE ZACCARIA, les Somasques hospitaliers de JERÔME ÉMILIEN, les Camilliens serviteurs des infirmes, fondés par CAMILLE DE LELLIS, les Frères de la Miséricorde de JEAN DE DIEU, les clercs réguliers pour l'enseignement des enfants du peuple fondés par JOSEPH CALASANZ.

Mais C'est à IGNACE DE LOYOLA que revint de créer la plus célèbre communauté de clercs réguliers, la Compagnie de Jésus. Cet officier espagnol, né en 1491 au château de Loyola au pays basque, et rêvant d'exploits chevaleresques, découvrit un jour que Jésus méritait seul un don total; dès lors, il orienta vers lui ses enthousiasmes et se mit à son service. Ermite à Manrèse, pèlerin en Terre Sainte, étudiant à Paris, enfin prêtre, il communiqua sa passion à d'autres étudiants. Aussitôt ses Jésuites, au service du pape, furent d'admirables artisans de la réforme catholique.

Par une méthode nouvelle, « les Exercices », Ignace a voulu mettre la méditation à la portée de tous. « Se promener, marcher, courir sont des exercices corporels ; de même, préparer l'âme à se défaire de ses défauts et régler sa vie sur la volonté de Dieu, cela s'appelle des exercices spirituels » (saint Ignace).

Les Jésuites furent confirmés dans la vocation que leur avait tracé Ignace par le pape Paul III, en 1540.

Une autre forme d'imagination pour un nouveau clergé fut celle proposée par un prêtre dont la gaieté communicative, la verve et le sens de l'humour ne faisaient qu'un avec son goût pour Dieu. A Rome, PHILIPPE NÉRI invitait des jeunes à venir partager l'Évangile dans un grenier : « l'oratoire » qui, en 1564, devait donner son nom à une nouvelle société de prêtres.

Tandis que l'antique ordre du Carmel était, comme d'autres, atteint par la décadence, une carmélite espagnole décida de réagir et à Avila, au cœur de la Castille en Espagne, fonda le premier couvent des carmélites déchaussées. THERESE D'AVILA, religieuse passionnée et si joyeuse, est une contemplative assoiffée d'être « seule avec le Seul », une mystique que le Christ honore de ses révélations et que la maladie ne quitte guère; mais c'est aussi une femme d'action incomparable: en 1562, elle décide de fonder un nouveau monastère retrouvant l'austérité originelle du Carmel. Elle fonda de son vivant plus de vingt maisons.

C'est en réformant le Carmel que Thérèse travailla de l'intérieur à la réforme de l'Église. Femme à la mesure de son temps, elle part à la découverte du monde intérieur avec la même passion que les « conquistadors » de l'Espagne portaient pour s'emparer du continent sud-américain. Tandis que Magellan vient de découvrir le passage du sud de l'Amérique, Thérèse explore les voies de Dieu. « Mère Thérèse » devint ainsi « la Mère des spirituels », la maîtresse d'oraison des mystiques chrétiens. Elle mourut à Albe de Tormes (Castille), en 1582, d'une mort qui fut belle comme sa vie: « Il est temps de nous voir, mon bien-aimé Seigneur », disait-elle la veille au soir. En 1970, avec Catherine de Sienne,

Thérèse reçut le titre de docteur de l'Église, titre qui jusqu'alors n'était attribué qu'aux hommes.

La réforme gagna aussi les Carmes. Le premier qui en prit l'habit et la règle fut JEAN DE LA CROIX. Ce pèlerin de « l'absolu », cet assoiffé de Dieu était sur le point de se faire chartreux quand la Mère Thérèse l'entraîna dans la réforme du Carmel. Ce mystique et ce poète possède la rigueur de la pensée philosophique et la précision théologique qui l'ont fait proclamer docteur de l'Église. Il avait dit : « Au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour... »

Alors en Italie naît l'art baroque, expression esthétique de la réforme catholique. Art d'imagination, de somptuosité, de contrastes, le baroque cherche à faire contrepoids à l'austérité voulue du protestantisme.

Mais « Réforme » et « Contre-réforme », ce fut aussi la guerre atroce entre frères, l'Évangile armé; c'étaient les guerres de religion où chacun des camps eut ses martyrs. Inquisition, massacres, sectarismes incendièrent l'Europe ; mais heureusement la reconquête catholique usait quelquefois d'armes plus pacifiques comme, par exemple, celle des jésuites PIERRE CANISIUS, hollandais, missionnaire infatigable et audacieux en Allemagne et en Suisse, et ROBER BELLARMIN, italien, théologien et cardinal.

Les hommes du nouveau monde

Dans le même temps, un autre jésuite, un Basque espagnol, FRANÇOIS XAVIER, un des premiers compagnons d'Ignace, débarquait à Goa. Ce fut le début d'un vaste périple qui, à partir de 1542, devait le mener à travers les Indes, Ceylan, l'Indonésie, le Japon jusqu'aux portes de la Chine. Mais pour lui : « endurer tous les labeurs pour celui-là seul pour qui nous devons les porter, voilà de grandes joies », écrivait-il.

Ainsi, dès que les progrès techniques permettent de se lancer à la découverte des « nouveaux mondes », le peuple de Dieu élargit lui aussi l'horizon de sa mission. Sur la route des épices et de la soie, l'Église embarque ses missionnaires pour que ces nouveaux hommes, que l'on découvre là-bas au bout du monde, deviennent eux aussi des hommes nouveaux dans le Christ. Pour le peuple de Dieu, voici encore le signe de Jonas. L'Amérique, l'Afrique, les Indes sont explorées et évangélisées toujours plus avant.

Au Japon déjà la persécution fait rage. PAUL MIKI et vingt-six chrétiens, jésuites, franciscains et laïcs furent condamnés à mort. Vingt-

six croix furent dressées sur la « montagne sainte » de Nagasaki où ils furent crucifiés. C'est cette même Nagasaki qui, en août 1945, devait recevoir la seconde bombe atomique.

En Amérique, le dominicain Bartolomé de Las Casas se fait le défenseur des Indiens face aux colonisateurs espagnols. Le jésuite PIERRE CLAVER, lui, est l'apôtre plein de tendresse des esclaves noirs emmenés aux Amériques. Le Père Matteo Ricci se faisait « chinois parmi les Chinois », le Père de Nobili « brahme parmi les brahmes ». L'idée d'un clergé indigène n'était pas concevable dans la mentalité coloniale de l'époque. La religion chrétienne arrivait trop souvent dans les fourgons des militaires, elle faisait partie d'un système économique-social.

Dès la fin du XVI^e siècle, les Jésuites créèrent en Uruguay, au Paraguay et au Brésil des « réductions », des villages qu'ils dirigeaient eux-mêmes pour protéger les Indiens contre la corruption des colons espagnols ou portugais. Le problème de la rencontre originale du christianisme et des nouvelles civilisations est posé une fois de plus.

LE GRAND SIÈCLE

(XVII^e siècle)

Un nouvel ordre va régir le monde : ce goût de l'équilibre et de la splendeur, cette façade un peu froide, cette étiquette minutieuse, cette harmonie qui pénètre toutes choses: la politesse et le discours, la tragédie et la politique.

Mais pour l'heure, la France est en guerre pour trente ans. En 1624, c'est un cardinal, Richelieu, qui est nommé principal ministre de Louis XIII. Après la chute de la Rochelle, place forte protestante, en 1628, et la révocation de l'édit de Nantes (voir p. 38), en 1685, 200.000 protestants quittent la France. Descartes meurt en 1650 et Spinoza en 1677 ; avec eux le rationalisme est né, qui vient séparer la foi et la connaissance, la raison et la révélation.

Le peuple de Dieu habite ce temps d'une spiritualité nouvelle, toute pétrie d'équilibre elle aussi. C'est un temps fort de la recherche spirituelle. On aime aller aux sermons qui sont tout aussi bien les preuves d'une foi bien tenue que celle d'une grande tenue dans

l'éloquence. C'est Fénelon et Bossuet, Massillon et Mascaron, Fléchier et Le Camus.

« Qu'est-ce que l'homme ? Un néant capable de Dieu » enseignent les maîtres de l'École française: Bérulle, Condren, Olier.

« Qu'est-ce que l'homme? » reprend Pascal. Attiré par le jansénisme, participant à la querelle, il finira par se retirer avec le projet d'une grande œuvre apologétique qu'il n'aura pas le temps de mener à terme et dont il nous reste les « Pensées » : « Il faut parier... ce n'est pas volontaire... vous êtes embarqués... »

En 1638, le roi Louis XIII consacrait son royaume à MARIE le jour de l'Assomption (15 août). Notre-Dame de l'Assomption est désormais patronne principale de la France.

Si le français utilisé est volontiers fleuri, « l'humanisme dévot » n'est pas mièvrerie. FRANÇOIS DE SALES sous sa gentillesse cachait une grande solidité. Il était sénateur de Savoie quand, en 1602, il devint évêque de Genève, réfugié à Annecy. Il se fit l'apôtre du catholicisme dans les vallées des Alpes gagnées au protestantisme; pour les laïcs dont il était soucieux d'éduquer la vie spirituelle, il écrivit l'« Introduction à la Vie Dévote » qu'il définissait ainsi : « C'est vouloir faire la volonté de Dieu et la faire gaiement. »

A Paris, François de Sales fréquentait le cercle tenu par une de ses pénitentes, Mme Acarie, qui devait entrer au premier carmel réformé de Paris, sous le nom de MARIE DE L'INCARNATION.

JEANNE FRANÇOISE DE CHANTAL, originaire de Bourgogne, mariée et mère de quatre enfants, ayant perdu son mari dans un accident de chasse, s'en remit aux conseils de François de Sales pour vivre en parfaite chrétienne son état de veuve avant de fonder à Annecy, en 1610, l'ordre de la Visitation (les Visitandines) dont la définition tient en ces mots : « Que toute leur vie soit pour s'unir à Dieu et aider l'Église. »

Il s'agit aussi de réhabiliter le prêtre aux yeux des chrétiens. Pour cela, en 1611, Pierre de Bérulle jette les bases de l'Oratoire de France. Il s'agit d'un véritable retour aux sources. Dès l'Église primitive, écrivait Bérulle, « le clergé portait hautement gravé en soi-même l'autorité de Dieu, la sainteté de Dieu, la lumière de Dieu... tellement que les premiers prêtres étaient et les saints et les docteurs de l'Église. Bourdoise forma la communauté paroissiale de Saint-Nicolas du Chardonnet où en dix ans se formèrent plus de cinq cents prêtres. M. Olier élargit l'expérience de Bourdoise dans le séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Le séminaire des Missions Étrangères fut fondé à Paris,

en 1664. Claude Poullard des Places fonda le séminaire du Saint-Esprit pour former un clergé adapté aux régions les plus pauvres.

JEAN EUDES devait quitter l'Oratoire pour fonder, en 1643, la congrégation de Jésus et Marie (Eudistes), orientée vers la formation des prêtres et l'éducation des jeunes. Il fonda également l'ordre de Notre-Dame de Charité pour aider les jeunes filles en difficultés morales. Jean Eudes fut « le père, l'apôtre et le docteur du culte des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ».

Ce sont de nouveaux monastères qui s'ouvrent à la contemplation. La congrégation de Saint-Maur dont le centre sera l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, l'abbaye cistercienne de Notre-Dame de la Trappe en Normandie, transformée en 1664 par Armand de Rancé en foyer d'austérité, d'où le nom de « Trappistes » donné aux Cisterciens réformés.

De partout affluent les Cannes, les Ursulines, les Filles de saint Thomas, les Théatins ou les Feuillantines. Sur les 118 communautés qui sont installées à Paris en 1789, 82 ont été fondées au XVII^e siècle: nouvelles congrégations adonnées à l'éducation, à l'accueil des pauvres, aux soins des malades, à l'évangélisation des campagnes.

VINCENT DE PAUL, popularisé sous le nom de « Monsieur Vincent », était un petit berger landais. Devenu prêtre, il fut curé de Clichy (Hauts-de-Seine), puis de Châtillon-les-Dombes (Ain). A partir de 1617, il se consacra à tous ceux qui étaient abandonnés par la société. Il devint ainsi missionnaire dans les campagnes, aumônier des galères, conseiller des rois de France, fondateur des Prêtres de la Mission qu'il installa d'abord, en 1625, au prieuré de Saint-Lazare (d'où leur nom de Lazaristes), fondateur aussi, avec LOUISE DE MARILLAC, en 1639, des Filles de la Charité (Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul), animateur de sociétés en faveur des pauvres et des enfants abandonnés, organisateur des premiers séminaires et des premières sessions de prêtres ; il ne devait être déchargé de ses activités multiples que par la mort. Le secret de son action, il l'a donné un jour : « Dieu ne refuse rien à l'oraison et il n'accorde rien sans oraison; non, rien ; pas même l'extension de son Évangile et ce qui intéresse le plus sa gloire.

En 1609, une Anglaise, Mary Ward, fonda une société de femmes nobles en s'appuyant sur la règle des Jésuites. Il en naîtra la congrégation des « dames anglaises » attachées à l'éducation.

JEAN LEONARDI devint prêtre et fonda à Lucques (Italie) la congrégation des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu pour l'évangélisation des masses par la prédication et la confession... L'hostilité de certains de ses compatriotes l'obligea à se réfugier à Rome. C'est là qu'il fonda avec le cardinal Vivès le Collège de la Propagation de la Foi pour la formation des futurs missionnaires. C'est à Rome qu'il mourut au service des pestiférés. Avec Jean Léonardi commença à se préciser l'idée que les missions sont affaire de toute l'Église et que les missionnaires lointains ne doivent pas rester des francs-tireurs isolés. En 1622, le pape Grégoire XV fonda le ministère de la Propagation de la Foi pour diriger les missions lointaines.

Spirituels, pasteurs et fondateurs

LOUIS-MARIE GRIGNION, né à Montfort en Bretagne, en 1673, fut poussé par une irrésistible vocation de missionnaire et parcourut tout l'ouest de la France dont il évangélisa en profondeur les campagnes. Louis-Marie Grignon de Montfort voulait avant tout faire connaître Jésus et Marie et, pour continuer son œuvre, il fonda trois congrégations: les Montfortains, les Filles de la Sagesse et les Frères qui allaient devenir les Frères de saint Gabriel. Grignon de Montfort aimait faire chanter la vie chrétienne sur les derniers airs à la mode.

Les villages avaient, pour éduquer les filles, leurs « bonnes sœurs », un vocable devenu souvent ironique ou méprisant, mais qui à l'époque se prenait à la lettre. Pour les garçons, JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE a créé une pédagogie aussi pratique que possible. Né à Reims en 1651, ce prêtre fonda l'institut des Frères des Écoles Chrétiennes et créa en France l'enseignement populaire et gratuit. Pédagogue génial, il remplaça dans l'enseignement le latin par le français, il eut l'idée de grouper les élèves en classes distinctes selon leur âge et leurs capacités.

A l'époque, on naît chrétien comme on naît français : la culture est imprégnée par la foi. Pierre Corneille lit le bréviaire. M^{me} de Sévigné est plongée dans les ouvrages de dévotion.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, une religieuse visitandine de Paray-le-Monial, aimait se tenir de longues heures devant le Saint-Sacrement « comme une toile préparée se tient devant le peintre en attendant son inspiration ». Le Seigneur daigna lui apparaître et lui faire connaître l'amour de son cœur pour le monde entier. Dès lors, la vie de Marguerite-Marie n'eut qu'un objectif: répandre la

dévotion au Sacré-cœur, obtenir l'institution d'une fête en son honneur et instaurer la pratique du premier vendredi du mois. Elle meurt en 1690.

Mais la sainteté est à l'œuvre dans le monde entier. A Nagasaki au Japon, en 1622, INÈS TAKEYO est arrêtée et décapitée avec vingt-neuf autres chrétiens. En Amérique du Nord, RENÉ GOUPIL meurt martyr des Iroquois en même temps que huit missionnaires jésuites au Canada ou en Amérique du Nord. MARTIN DE PORRÈS au siècle d'or de l'Église péruvienne est le premier saint mulâtre indien. Il devint rapidement un symbole pour toute l'Amérique latine. ROSE DE LIMA fut la première sainte du Nouveau Monde. C'est son teint qui lui a valu ce surnom. En réalité, elle s'appelait Isabelle d'Oliva et prit délibérément le parti des Indiens maltraités par les envahisseurs européens.

Mais depuis 1633, l'attitude des Jésuites qui acceptent dans l'Église les coutumes traditionnelles des Chinois, commence à être suspectée. Les « rites chinois » ont été interdits par Benoît XIV en 1742.

Deux crises graves vont alors secouer l'Église de France par l'intérieur: le Jansénisme et le Gallicanisme.

Cornelius Jansenius, professeur à Louvain, devenu évêque d'Ypres, composa « l'Augustinus », une vaste somme qui rouvrait la querelle sur la grâce, opposant la totale corruption de la nature humaine et la grâce irrésistible de Dieu. Jansenius fut interdit en 1643. A Paris, Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, était directeur spirituel du monastère cistercien de Port-Royal dont Angélique Amaid était l'abbesse ; celle-ci, après avoir réformé son monastère, l'avait transporté de Port-Royal des Champs, près de Chevreuse, à Paris. Pour les religieuses de Port-Royal de Paris, avides de sainteté, l'abbé de Saint-Cyran tira de « l'Augustinus » une spiritualité très tendue, centrée sur la « guerre cruelle » que se livrent en nous les deux hommes. L'abbé de Saint-Cyran déplut à Richelieu qui le fit emprisonner à Vincennes où il mourut; mais le plus jeune frère d'Angélique prit le relais, et en 1643, il publia le « Traité de la fréquente communion » où il combattait le laisser-aller des Jésuites en la matière, et où il présentait la communion comme une récompense acquise à coups de mortifications. Les ennemis des Jésuites y applaudirent et ainsi se cristallisa autour de Port-Royal de Paris un « parti janséniste qui menait une vie exigeante et rigoureuse, mais, sans doute aussi, orgueilleuse et sûre d'elle-même. Blaise Pascal leur apporta son soutien en publiant, de 1656

à 1657, les dix-huit « Lettres Provinciales » qui reprochaient aux Jésuites d'accommoder la foi aux vices du siècle.

Mazarin et le jeune Louis XIV, estimant que tout ce monde portait ombrage au pouvoir royal, firent expulser les religieuses de Port-Royal de Paris qui se regroupèrent « aux champs » dans leur ancien monastère en 1648. Ce fut le temps brillant de « Port-Royal des Champs » et des « Granges » avec ses grands solitaires: Lancelot, Nicole, Hamon, Le Maistre de Sacy. Ces « Messieurs de Port-Royal » fondèrent les « Petites Ecoles » dont Racine fut un élève.

Mais Louis XIV, devenu âgé, supporta de moins en moins les bravades contre son pouvoir. Les religieuses de Port-Royal excommuniées furent expulsées et dispersées en 1709 et le monastère de Port-Royal des Champs rasé en 1710.

« L'esprit janséniste » ne mourut pas pour autant et continua à marquer les mentalités. Cette religion de l'austérité, de la sévérité, la communion considérée comme une récompense continuent de hanter des chrétiens imaginant qu'il faut être contre l'Homme afin d'être pour Dieu et que tout ce qui est donné à l'Homme ne peut l'être qu'au détriment de Dieu.

Pendant ce temps, « l'indépendance absolue du roi en matière temporelle » fut alors une doctrine à laquelle se réfèrent et les Parlements du roi et le clergé de France qui veille à ce que les libertés de l'Église de France soient protégées par le roi contre l'absolutisme de la papauté. C'est le « gallicanisme ». En 1682, Louis XIV fit rédiger par Bossuet une déclaration en quatre articles qui proclamait cette indépendance du roi vis-à-vis de Rome, mais aussi la supériorité des conciles œcuméniques sur le pape. Cette déclaration acceptée par l'assemblée du clergé, le roi en ordonna l'enseignement dans tous les séminaires. Devant les protestations du pape Innocent XI, le roi transforme les quatre articles en loi et oblige tous les candidats à l'épiscopat à y souscrire. En réponse, Rome refuse de nommer les évêques, et en six ans, trente-cinq diocèses français sont sans titulaire. Dix ans plus tard, Louis XIV se rétracta, mais le gallicanisme n'était pas mort. Le clergé gallican était souvent savant, mais toujours chicaneur, regimbant contre une société qui ne lui offrait pas le rôle auquel il prétendait. Ce clergé fut un agent actif de la révolution de 1789 qui se préparait déjà dans les mentalités. Diderot dira plus tard: « Nous avons eu des contemporains sous Louis XIV. »

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

(XVIII^e siècle)

C'est le siècle de Voltaire; la foi dans le progrès de l'homme, la désacralisation du monde, la haine des dogmes, la critique de l'autorité, le non-conformisme tissèrent les idées nouvelles. Peu à peu le « prud'homme », l'homme loyal, laissa la place à « l'honnête homme » qui lui-même s'effaça devant le « philosophe », amateur de sagesse et de « lumières ».

Aux yeux des philosophes, le temps de la religion est révolu. Voltaire invite à « écraser l'infâme », c'est-à-dire la superstition et l'intolérance. A la religion se substitue « la sèche croyance en un Dieu simple et sans visage ». C'est l'Être suprême ou le grand Architecte de l'Univers. La religion devient naturelle, la charité se fait bienveillance, la raison est promue en règle universelle, la physique remplace la révélation et les prêtres deviennent des « officiers de morale ». Deux siècles plus tard, ce moralisme marquera encore nos mentalités.

La religion se fait déisme. Les évêques sont à la cour, les diocèses sont distribués en prime, les abbayes servent de monnaie d'échange. Être Évêque, ou abbé, n'est plus une mission, mais un bénéfice.

Les signes de contradiction

Et pourtant, dans ces mêmes temps de désert, la sainteté reste en fleur. Elle s'est obstinée à répondre aux signes des temps.

ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ayant renoncé à une brillante carrière d'avocat, mit au service de l'Église une exceptionnelle connaissance du droit. Devenu prêtre, prédicateur et confesseur réputé, il fonda les Rédemptoristes en 1732, afin de développer l'œuvre des missions populaires. Nommé évêque, il s'attacha à l'enseignement de la théologie morale pour libérer les consciences de l'emprise janséniste. Contre le rigorisme de Port-Royal, il aimait présenter Dieu comme le Père qui écoute ses enfants, et la Vierge comme une Mère très bonne. « Il n'est pas vrai, écrivait-il, que pour les âmes le chemin le plus étroit soit toujours le plus sûr... »

En 1748, BENOIT-JOSEPH LABRE naquit à Amette (Pas-de-Calais) au temps des raffinements. Ayant entendu le secret appel à la dernière place et

à l'abjection, on le vit parcourir les routes de France, d'Espagne et d'Italie, se mêlant aux mendiants et passant ses journées en adoration devant le Saint-Sacrement. Ce pouilleux, dont les enfants se moquaient, achevait ainsi dans sa chair « ce qui manque à la passion du Christ pour son corps qui est l'Église ». Mais il fut aussi une vivante protestation contre les folies de son temps.

Deux autres mystiques ont marqué ce temps : LÉONARD LE RÉCOLLET, de Port-Maurice, et surtout PAUL DE LA CROIX qui vécut la passion du Christ dans ce XVIII^e siècle sceptique et voluptueux. Né la même année que Voltaire, François Danei (c'était son nom) avait centré toute sa vie sur le mystère de la croix : pour mieux l'honorer, il fonda en Italie, avec son frère Jean, l'ordre des Passionistes.

Temps marqué aussi par des humbles religieux plantés comme des échardes dans la chair de ce siècle des lumières, ainsi JOSEPH DE COPERTINO, né comme Jésus dans une étable, pauvre religieux sans moyens, prêtre tout juste capable de faire un cuisinier de couvent ; Dieu lui manifesta sa sainteté par des dons extraordinaires qu'il accepta avec candeur. D'autre part, l'œuvre entreprise par M. Olier, par Jean Eudes ou Vincent de Paul commence à porter ses fruits : des séminaires ainsi nouvellement fondés sort un excellent clergé. C'est le « bas clergé » qu'on opposera longtemps au « haut clergé ».

En 1748, avec « L'Esprit des Lois », Montesquieu condamne implicitement l'alliance du trône et de l'autel et réclame l'indépendance de l'homme. De 1750 à 1780, Diderot, l'homme-orchestre du « siècle des lumières », un athée farouche, fait de son Encyclopédie un manifeste de la liberté de penser.

Emmanuel Kant, le philosophe allemand, comparable à saint Thomas d'Aquin, structure la pensée moderne en un nouveau système.

En 1717, la franc-maçonnerie se constitue en grande loge à Saint-Paul de Londres, se donnant pour but le soin de l'humanité et de la fraternité. Mozart, Voltaire ou Benjamin Franklin deviennent francs-maçons.

En 1775, commencent les guerres d'indépendance des colonies nord-américaines. En 1762, Jean-Jacques Rousseau, dans le « Contrat social », pose les fondements de l'État démocratique.

Face à une papauté insignifiante, les gouvernants de l'Europe vont se constituer en « despotes éclairés » : despotes, car prétendant ne dépendre que de Dieu et d'eux-mêmes ; éclairés, car le progrès de l'humanité supposait un gouvernement fort. C'est Frédéric II de Prusse, Catherine II de Russie ou Gustave III de Suède. Joseph II d'Autriche donne son nom à une

politique religieuse visant à limiter l'action de Rome au seul domaine des dogmes: « le Joséphisme ». Signe des temps, la Pologne fut dépecée par trois princes appartenant à trois confessions chrétiennes : le Habsbourg catholique, le Romanov orthodoxe et le Hohenzollern protestant. Le pape n'esquise pas un geste. La surprise fut à son comble quand, en 1773, on apprit que, sous la pression des cours princières, le pape Clément XIV, par le bref « *Dominus ac Redemptor* » avait aboli la Compagnie de Jésus qui comptait alors vingt-trois mille membres. C'était assez dire l'état de faiblesse de la papauté.

C'est alors que la Révolution française, de 1789 à 1814, veut rassembler l'Europe entière autour de trois idées généreuses : la liberté, l'égalité et la fraternité. La « Déclaration des Droits de l'Homme » de 1789 est sans doute la condamnation des anciens abus, c'est aussi un nouveau catéchisme.

Le peuple de Dieu aura beaucoup de mal à aborder ces idées nouvelles. Une fois encore, les chrétiens sont divisés contre eux-mêmes. Ils ont une grande difficulté à ne pas mélanger leur foi avec la politique... Ici des prêtres bénissent des arbres de la liberté, et là d'autres prêtres disent que la Révolution est l'œuvre du diable ; ceux-ci pensent que le peuple de Dieu peut fort bien vivre en république, ceux-là affirment que le royaume de Dieu exige un roi sur la terre.

Les nouveaux martyrs

Bientôt la Révolution assiégée de partout ne trouve son salut que dans la Terreur. On déprêtrisa, sécularisa le quotidien et le calendrier, les prénoms et les fêtes. Les héros remplacèrent les saints, les prêtres et les religieux furent menés à l'échafaud.

Quoi qu'il en soit, mis en demeure de choisir entre Dieu et le monde, un grand nombre des prélats de cour, des abbés de luxe, de ces religieux médiocres et de ces religieuses coquettes ont opté pour leur foi.

Les MARTYRS DE SEPTEMBRE en 1792 sont trois évêques, cent quatre-vingt-sept prêtres et un laïc qui furent massacrés dans diverses prisons de Paris pour avoir refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé. En refusant de prêter serment, ils ont aussi scellé de leur sang la fidélité de l'Église de France au pape et gardé les catholiques de France dans l'unité de l'Église. Parmi eux il y avait ARMAND DE PONTBRIAND, vicaire général d'Arles et un capucin suisse, APOLLINAIRE DE POSAT, qui était vicaire chargé des Allemands à la paroisse Saint-Sulpice.

Ailleurs, JEAN-BAPTISTE TURPIN DU CORMIER, curé à Laval, fut décapité avec treize autres prêtres. NOËL PINOT, curé dans le Maine-et-Loire, fut guillotiné à Angers ; il monta à l'échafaud en récitant le psaume 42: « Je monterai jusqu'à l'autel de Dieu... » qui était à l'époque le psaume commençant la messe. MADELEINE FONTAINE, FRANÇOISE LANEL, THÉRÈSE FANTOU et JEANNE GÉRARD, quatre Filles de la Charité, guilloténées à Arras. CHARLOITE, THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN et leurs onze compagnes, les Carmélites de Compiègne, décapitées à Paris sur la place de la Nation en chantant le psaume 116: « Louez le Seigneur... ». MARIE-CLOTILDE et ses dix compagnes Ursulines décapitées à Valenciennes.

Malgré ces semences des martyrs, la Révolution laissera l'Église de France en ruines, autant matérielles que spirituelles. La déchristianisation de la France est devenue un mal profond. Les laïcs se retrouvant sans prêtres sont promus aux fonctions sacerdotales par la volonté de la communauté et célèbrent des « messes blanches ». Sous la Restauration encore, de tels offices existaient dans les paroisses sans prêtres.

L'Église de France est écartelée entre deux clergés, les jureurs ralliés à la Révolution et les réfractaires qui avaient refusé le serment. De plus en plus, les chrétiens font profession de garder la neutralité entre les deux clergés. La conséquence en est que les enfants grandissent sans instruction, sans confession, sans première communion et qu'ils se marient sans bénédiction nuptiale. Les troupes françaises occupent Rome. Le pape Pie VI meurt prisonnier à Valence (Drôme) en 1799.

AU TEMPS DU LIBÉRALISME

(XIX^e siècle)

Pie VII est élu pape en 1800. Le 15 juillet 1801 est signé à Paris un concordat qui rend à la France le libre exercice des cultes, rétablit la hiérarchie de l'Église et manifeste la primauté du pape.

Le libéralisme sortait cependant tout armé de la Révolution. La bourgeoisie était le grand vainqueur de la Révolution française.

La foi pourtant n'était pas morte, et ce début du XIX^e siècle est aussi une période de renouveau.

De nombreuses congrégations voient le jour. Comme le laïcat n'avait pas encore trouvé sa définition d'Église, l'engagement des chrétiens dans la société sur les questions de ce temps se traduisait par la naissance d'une nouvelle congrégation.

Religieux et religieuses au service du monde

Ce sont les Pères Blancs et Sœurs Blanches du Cardinal Lavigerie en Afrique du Nord, les Pères du Saint-Esprit de Libermann, les Missions Africaines de Lyon, les Oblats de Marie-Immaculée, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, fondées par Mère Javouhey, les Salvatoriens fondés à Rome pour la propagation de la foi par la parole et les écrits, les Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation des jeunes filles, les prêtres du Sacré-Cœur de Bétharram, les Sœurs de la Miséricorde pour l'éducation chrétienne des jeunes filles... et un très grand nombre de congrégations destinées soit aux missions lointaines, soit à l'éducation des jeunes dont les fondateurs ont été pour la plupart canonisés par l'Église.

En 1814, Pie VII rétablit la Compagnie de Jésus. En peu de temps, l'ordre connaît un puissant essor.

Mais le XIX^e siècle voit arriver une autre révolution. La machine à vapeur bouscule toutes les habitudes. Des villes nouvelles naissent comme des champignons autour des mines de charbon. Les grosses fabriques avec des milliers d'ouvriers remplacent les petites échoppes des artisans. Les enfants entrent à l'usine dès l'âge de cinq ans. Les ouvriers prennent conscience qu'ils forment un immense prolétariat. Ils se sentent frères, de la même classe. Il y a les grèves, les taudis, la tuberculose, les syndicats.

Le peuple de Dieu découvre brutalement le problème social, de nouvelles réalités économiques, mais il se réveillera trop tard... Devant des chrétiens trop souvent muets, complices de l'argent et du pouvoir, la classe ouvrière cherche son espoir dans le marxisme. Plus tard, le pape Pie XI dira: « L'Église a perdu la classe ouvrière... »

Un prêtre breton, Félicité de Lamennais, refusa d'être coincé entre deux sectarismes, l'Église des princes et celle de la révolution. Il prétendait qu'il y avait place pour une Église libre et vivante. Son journal « L'Avenir », souleva l'enthousiasme des jeunes dont beaucoup seront les bâtisseurs de l'Église de France contemporaine. Les dénonciations ne tardèrent pas à pleuvoir à Rome et Lamennais, désavoué par le pape Grégoire XVI en 1832, quitta l'Église.

Le fantôme de la Révolution rejeta vers Rome le clergé français qui obligea les évêques à respecter pointilleusement les décisions de Rome. C'est l'« ultramontanisme » (Rome, pour les Français, est en effet au-delà des montagnes des Alpes). Ce fut auprès des curés de campagne que «L'Univers», le journal ultramontain de Louis Veuillot, trouva ses plus fidèles lecteurs. Cependant un noyau d'opposition à l'ultramontanisme demeurait, animé en particulier par Affre, Sibour et Darboy, qui furent tous trois archevêques de Paris.

Paradoxalement, ce furent les disciples de Lamennais qui jouèrent un rôle déterminant pour le rapprochement de l'Église gallicane et de Rome. Dom Guéranger restaura l'ordre bénédictin en France et, devenu abbé de Solesmes, milita pour la liturgie romaine et le chant grégorien. Ozanam, Rohrbacher, Montalembert, comme historiens, travaillèrent à orienter vers Rome les courants du passé. Lacordaire, qui restaura en France l'ordre dominicain, affronta le premier, de la chaire de Notre-Dame, un public voltairien.

Les humbles et les pauvres

Cependant un autre prédicateur, bien différent, attirait lui aussi les foules. JEAN-MARIE VIANNEY, curé d'Ars, avait beaucoup peiné pour devenir prêtre: mais ses prières, ses efforts, ses sacrifices lui obtinrent la grâce de trouver le chemin des cœurs. En chaire, au catéchisme et au confessionnal, il convertit non seulement ses paroissiens, mais encore des milliers de pèlerins. En un siècle où la science parle haut et la raison prétend juger de tout, c'est un pauvre curé sachant tout juste ce qu'il faut de latin qui fait courir le monde entier. En un temps où le sacerdoce a perdu son rôle de notable, le curé d'Ars affirme de toute sa foi: « Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau...» A une époque où les chrétiens sont de plus en plus hésitants devant le sacrement de pénitence, le curé d'Ars passe ses jours et ses nuits au fond d'un confessionnal qui ne désemplit pas de pèlerins en quête de la véritable liberté. Lorsqu'il meurt en 1659, Ars était déjà devenu un lieu de pèlerinage.

En 1830, la Vierge apparaît à CATHERINE LABOURÉ, fille de la Charité, dans la chapelle de la rue du Bac, à Paris, apparition dont le souvenir est gardé par la médaille miraculeuse.

BERNADETTE SOUBIROUS est la voyante de Lourdes, la confidente de l'Immaculée. Mais ce ne sont pas les dix-huit apparitions de 1858 qui sont la preuve de la sainteté de cette adolescente toute simple des Pyrénées. Devenue Sœur Marie-Bernard, une religieuse comme les autres au couvent de Saint-Gildard de Nevers, elle sut garder, au milieu d'épreuves de santé et d'humiliations, ce sourire dont la Vierge lui avait donné le secret. Elle mourut en 1879.

Outre les apparitions de Lourdes en 1858, la Vierge en ce siècle scientifique est aussi apparue à La Salette en 1846, pour lancer un appel à la conversion, à Pontmain pour lancer un cri d'espérance : « Mes enfants, priez, mon Fils se laisse toucher... » Nous sommes alors en l'année terrible de 1871.

C'est comme si la Vierge Marie, la petite fille de Nazareth, s'était plu par ses multiples apparitions au XIX^e siècle à venir jouer des tours aux esprits forts qui, en ce temps-là, citaient Dieu à comparaître devant leur science.

L'Église est encore en ce siècle affrontée au bouillonnement des idées. En 1854, Pie IX proclame le dogme de l'immaculée Conception (8 décembre). En 1864, il publie le « Syllabus » condamnant « quatre-vingts principales erreurs des temps » et il convoque le premier concile du Vatican « pour rechercher les remèdes nécessaires aux maux qui affligent l'Église ».

En 1870, à peine commencé, ce concile est interrompu par la guerre franco-allemande, mais il a eu pourtant le temps de proclamer l'infailibilité pontificale, qui précise que le pape ne peut pas se tromper quand il parle en tant que pasteur et docteur suprême de toute l'Église. Les troupes françaises qui gardaient les Etats pontificaux les ayant quittés pour rejoindre les champs de bataille en France, Rome est prise par les troupes du jeune royaume d'Italie, qui la revendique comme capitale.

C'est la fin du pouvoir temporel des papes. Prisonnier volontaire du Vatican, le pape retrouve du même coup sa véritable liberté et sa grandeur spirituelle. La popularité réelle des papes liée à leur charme personnel porta jusqu'au culte l'admiration et le respect que certains éprouaient à l'égard du souverain pontife. Renan parle d'« une sorte de lamaïsme » et les protestants de « papolâtrie ». La tentative anticatholique du « Kulturkampf » de Bismarck, qui dénonçait le pape comme « anarchiste » et « dangereux pour la sécurité des États », se solda par le triomphe du pape.

En France, après l'éphémère « printemps des peuples » de 1848 et l'explosion du mécontentement ouvrier qui rejeta dans la réaction les évêques et les catholiques, l'alliance du « trône » et de « l'autel » se renoua

autour de « l'homme fort » Louis-Napoléon, devenu empereur le 2 décembre 1852.

Nourrie de Kant, monta toute une génération d'anticléricaux militants: Gambetta, Ferry, Clemenceau, tenants du néo-positivisme d'Auguste Comte, de Littré, de Taine, renforcé par le rationalisme scientifique, le scientisme — ou religion de la science — de Boucher de Perthes, de Lamarck ou de Darwin. L'influence de Sainte-Beuve, de Claude Bernard, d'un Berthelot, d'un Michelet, d'un Quinet, d'un Hugo fut sans commune mesure dans les milieux de la pensée avec celle des prêtres. Cette importance peut se mesurer au nombre de rues qui, dans les villes françaises, portent leurs noms. Renan publia sa « Vie de Jésus » en 1863 et provoqua le scandale du siècle. Une franc-maçonnerie républicaine et rationaliste se développa en France. Le matérialisme de Le Dantec et le nihilisme de Nietzsche collaboraient. A la chute de l'empire, en 1870, c'est cette génération de libres-penseurs qui s'emparera du pouvoir républicain et développera une cité libérale, laïque et anticléricale basée sur une école détachée de l'Église.

En Prusse, en 1873, les « lois de Mai » instituent une cour royale de justice pour traiter les affaires ecclésiastiques : onze évêques de Prusse, ayant refusé ces lois, se retrouvent en prison. En 1874, la Prusse institue l'obligation du mariage civil.

En 1830, aux États-Unis, Joe Smith publie le « Livre de Mormon », base d'une communauté qui attend le royaume de mille ans du Christ. En 1844, William Miller annonce la fin du monde pour cette même année ; l'événement n'ayant pas eu lieu, il en reste les « Adventistes du 7ème Jour » qui attendent le retour imminent du Christ. En 1872, aux États-Unis, Charles Russel fonde les « Témoins de Jéhovah », prenant tous les mots de la Bible au pied de la lettre, et en 1878, à Londres, William Booth fonde l'« Année du Salut ». Tout ce bouillonnement témoigne des inquiétudes du monde et de la revendication de la liberté face à la religion centralisatrice. Les temps étaient en pleine révolution.

L'industrie soumettait l'ouvrier à un véritable esclavage de temps, de cadences, de machines dangereuses, d'usures, de chômage, pour un maigre salaire considéré comme un élément du prix de revient et soumis au marché de l'offre et de la demande. Guizot lança à la bourgeoisie son fameux : « Enrichissez- vous ! »

L'inégalité sociale allait de soi dans l'esprit de certains prédicateurs. L'un d'eux prêchait à Lille en 1841: « L'inégale répartition des fortunes est nécessaire pour maintenir le bonheur sur la terre ; le pauvre travaille

pour le riche, le riche assiste le pauvre et l'harmonie de la société résulte de cette différence !... »

Après Saint-Simon, Fournier et Blanqui, Marx était venu fonder la théorie du socialisme scientifique. Marx prétendait que la « mort de Dieu » était la condition même de la libération et de la promotion de l'homme.

Les catholiques sociaux réagirent, les « abbés démocrates », tels Naudet, Gayraud, Lemire, et à leur suite l'Association Catholique de la Jeunesse Française, la Chronique Sociale de Lyon... mais il était déjà fort tard.

Le pape Léon XIII refusa de prononcer des anathèmes et voulut aller à la rencontre de son temps. Dans ses encycliques « *Rerum Novarum* » en 1891, « *Immortale Dei* » en 1885, comme dans « *Libertas* » en 1888, le pape définit la place légitime de la liberté et descendit résolument sur le terrain social. L'Église peut quitter ses ghettos. En 1890, le « toast » du cardinal Lavigerie à Alger annonçait le ralliement des catholiques à la République.

Les disciples de l'enfance

JEAN BOSCO, né en 1815, fut un pauvre berger piémontais qui avait eu beaucoup de difficultés à devenir prêtre. « Je consacrerai ma vie aux enfants, je les aimerai et je m'en ferai aimer. » C'était le programme du jeune prêtre, il l'a accompli. Pour eux, il fonda la congrégation des Salésiens et celle des Sœurs de Marie-Auxiliatrice. Don Bosco fut le saint d'une génération qui devait voir naître un nouveau type sacerdotal : « abbé de patronage ».

JOSEPH-BENOIT COTTOLENGO, mort en 1842, était un ami de Jean Bosco qui fut préoccupé du sort des enfants martyrs.

DOMINIQUE SAVIO fut un élève de Don Bosco. Il mourut à 15 ans, en 1857, mais sa vie apostolique annonçait déjà celle des militants d'Action Catholique. Né en 1828, LÉONARD MURIALDO, lui, fut l'ami de Don Bosco ; il fonda une société de jeunes et fut le promoteur de la presse ouvrière et des éditions populaires, tandis que, de son côté, le Père Chevrier fondait l'œuvre du Prado à Lyon.

PHILIPPINE DUCHÊNE, religieuse du Sacré Cœur, partit pour les Amériques où elle fonda une école gratuite à la Nouvelle-Orléans financée par le travail manuel des sœurs. Elle mourut en 1852. GABRIEL DE LA VIERGE DOULOUREUSE, passioniste, qui pratiqua la voie d'enfance spirituelle, meurt tuberculeux en 1862. Sans oublier ANNE-MARIE

TAIGI, une mère de famille pour qui le quotidien d'une ménagère de Rome fut le chemin de la sainteté. Elle mourut en 1837.

THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS : la « petite » Thérèse de Lisieux, devenue carmélite à 15 ans; Alençon où elle est née, les Buissonnets de Lisieux où elle a passé son enfance, le carmel de Lisieux sont familiers à tous les chrétiens. Sa route est simple en apparence: c'est la « voie d'enfance », toute d'amour humble et confiant, dans l'esprit des Béatitudes. Mais en lisant son autobiographie, « Histoire d'une âme », on comprend ce qu'elle suppose de courage héroïque. Les grilles du carmel ne l'ont pas isolée de la mission de l'Église, au contraire : « Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles... »

La jeune carmélite devait mourir de tuberculose en 1897. Elle avait 24 ans. « Jésus, je vous aime.... » Ce furent ses derniers mots. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus est patronne des missions. Car ce XIX^e siècle a été le grand siècle des missions, et la France y a joué un rôle tout particulier.

Semences d'Églises lointaines

En 1900, les deux tiers des missionnaires catholiques dans le monde étaient français. Sur cent dix-neuf prêtres mis à mort dans les missions au XIX^e siècle, quatre-vingt-quinze sont nés en France et ont été martyrisés en Océanie, Chine, Corée, Indochine...

Mais déjà la semence des martyrs avait porté ses fruits. Les jeunes Église naissantes sont baptisées dans le sang de leurs propres martyrs. Le Tonkin voit les Bienheureux FRANÇOIS-XAVIER MAU, DOMINIQUE VY, THOMAS DÊ, AUGUSTIN MOI et ETIENNE VINH, tous laïcs chrétiens martyrisés pour leur foi en 1839, et « aspirant à ce bonheur comme un voyageur altéré soupire après une source rafraîchissante ». Des chrétiens chinois sont martyrisés en 1856 en Chine, en 1866 en Corée. CHARLES LWANGA et ses compagnons, martyrs de l'Ouganda en 1886, catholiques et anglicans mêlés, tous jeunes pages du roi Mwango sont exécutés pour leur foi. TRACH DOAI, dominicain vietnamien, est martyrisé au cours de la persécution de Minh-Mang en 1840... Et il faudrait en ajouter tant et tant d'autres !

C'est pour susciter l'intérêt de tous les catholiques en faveur des Missions que Pauline Jaricot fonda à Lyon, en 1819, «Œuvre de la Propagation de la Foi ».

L'Exposition universelle de 1900 ouvre ses portes à Paris, la prospérité bourgeoise règne en Europe, le machinisme est sans limite, l'automobile est là, l'avion est prêt, le gouvernement du petit père Combes fait régner l'anticléricalisme en France. La société est laïcisée. Un siècle s'achève, le monde y a peut-être plus changé qu'il n'avait bougé d'Abraham à la Révolution française.

AUJOURD'HUI

(XX^e siècle)

MARIETTA (MARIA GORETTI) est née à Corinaldo en 1890, dans une famille dont la pauvreté rappelle celle des Soubirous. Elle venait de faire sa première communion à Nettuno, près de Rome, quand un garçon essaya de l'entraîner au mal. « Non, répondit-elle, Dieu ne veut pas... Alexandre, c'est un péché. » Celui-ci se jeta sur elle et la perça de quatorze coups de poignçon. Avant de mourir, le 6 juillet 1902, Maria eut la force de dire: « Pour l'amour de Jésus, je lui pardonne et je veux qu'il soit avec moi au paradis. » Ce fut un fait divers dans les journaux d'hier. Mais, en 1950, Alexandre, converti, assistait à la canonisation de Maria Goretti.

Le temps quitte donc le recul de l'histoire pour entrer dans l'actualité. Ce temps est le nôtre.

Ce XX^e siècle commença en France par un drame: la séparation de l'Église et de l'État, en 1905. Les congrégations religieuses sont expulsées. Les biens de l'Église sont nationalisés et l'Église n'est plus reconnue comme corps social dans le droit public. En 1911, le Portugal suit l'exemple de la France. Ce fut une véritable guerre religieuse.

Une autre crise ne tarde pas à atteindre l'Église de France: le modernisme. Déjà les chrétiens étaient divisés entre progressistes et intégristes, mais au début de ce siècle ce sont les conservateurs qui donnaient le ton à l'Église de France. « La crise moderniste est née de la rencontre brutale de l'enseignement ecclésiastique traditionnel avec les jeunes sciences religieuses. » En effet, des exégètes, des théologiens se

mettent à appliquer les méthodes positives dans leurs recherches et à traiter leur domaine propre comme objet de science distinct de l'objet de la foi. En un mot, il devenait possible d'être un excellent exégète, tout en étant un athée convaincu.

Quatre pays furent touchés de plein fouet : l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France. En France, c'est l'exégète Albert Loisy, professeur à l'Institut Catholique de Paris, qui met hardiment en œuvre les méthodes modernes dans son enseignement et ses publications. Il conçoit un Jésus historique distinct du Christ de la foi. Loisy est privé de sa chaire et est excommunié en 1908. M^{gr} Duchêne est également poursuivi, le père Lucien Laberthonnière, Marcel Hébert sont traqués. Car tout ceci se passe dans un climat de délation.

Par le décret « *Lamentabili sane exitu* » complété par l'encyclique « *Pascendi* » en 1907, le pape Pie X condamnait le modernisme.

Joseph Sarto, petit paysan de Riese (Italie) fut successivement vicaire et curé de campagne, évêque, cardinal, avant de devenir en 1903, le pape Pie X. Toute sa vie, il garda une âme transparente et simple, soucieux de protéger la foi, réformateur de la liturgie et du chant, apôtre de la communion fréquente et du droit pour les enfants de communier alors que la mentalité janséniste avait dressé tant de barrières à l'accès à l'eucharistie. Pie X affirma avec intransigeance les droits de l'Église face au modernisme et au laïcisme. C'est dans la contemplation qu'il puisait la force d'entreprendre pour l'Église les projets les plus hardis.

Engagés dans le monde

La condamnation du modernisme ne désarme pas les intégristes qui continuent à dénoncer à Rome, sous le couvert du modernisme, toutes les formes du progrès. Et pourtant cette crise moderniste n'empêche pas l'extraordinaire mouvement de retour à l'Évangile de nombreux jeunes intellectuels : philosophes comme Blondel, Boutroux; écrivains comme Brunetière, Bourget, Bazin ou Barrès ; universitaires comme Goyau, Brunhes, Termier, Massis, Fonsegrive, Imbard de la Tour et Joseph Lotte, convertis comme Péguy, Bloy, Maritain, Huysmans, Psichari, Claudel, Charles de Foucauld. Ce dernier, jeune officier sans souci, devint ermite au Sahara et suscita un immense mouvement spirituel de contemplation et de recherche de la pauvreté pour le Christ. Face à la vague antisémite provoquée par l'affaire Dreyfus et amplifiée par l'Action Française de Maurras ou la Civiltà Cattolica des Jésuites romains, se dressa un petit

groupe de catholiques qui réagirent contre l'injustice dont étaient victimes les Juifs. Le dialogue judéo-chrétien était amorcé.

De son côté, le catholicisme social tenta de dissocier le mouvement ouvrier de la collusion entre l'anticléricalisme et la démocratie. L'Action Populaire fut fondée en 1903, les Semaines Sociales en 1904, les Secrétariats Sociaux en 1906. Les anciens élèves des écoles chrétiennes lancent un mouvement syndical qui deviendra la CFTC, la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens, en 1919. Mais dès 1912, en Allemagne, le pape avait fini par accepter des syndicats chrétiens non confessionnels.

Un certain nombre de catholiques sociaux avec Marc Sangnier développent dans le « Sillon » les idées d'une démocratie chrétienne, inquiets qu'ils sont de voir l'Église « perdre la classe ouvrière ». Le « Sillon » est condamné par Rome en 1910. Ses militants, douloureux, acceptent de se soumettre. Pie X souffrira personnellement de ces longues discordes avec la France, « la fille aînée de l'Église ». Ces condamnations sans nuances, ce retour au conservatisme retardent pour des dizaines d'années les recherches bibliques, théologiques ou politiques de l'Église.

C'est sous Benoît XV que l'Europe est mise à feu et à sang par la guerre de 1914. Les prêtres partent sac au dos et la fraternité des tranchées impose un autre visage de l'Église. Le clergé cesse d'apparaître comme une classe privilégiée. Le curé devient sympathique et chacun en connaît « un qui n'est pas comme les autres » puisqu'il est capable d'être un homme et de comprendre. C'est « l'Union sacrée ».

Le Père DANIEL BROTTIER, missionnaire au Sénégal, mais revenu pour être aumônier militaire, a consacré la fin de sa vie à l'Oeuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil, fondée au début du siècle par l'abbé Roussel, dans l'esprit de Don Bosco et de Joseph Cottolengo. Tandis que FRANÇOISE-XAVIÈRE CABRINI fonde les Sœurs Missionnaires du Sacré Cœur et se voue aux Italiens émigrés aux Amériques. Femme d'action, elle n'hésite pas à sillonner le monde. Sur son passage naissent les orphelinats, les hôpitaux, les centres d'accueil, les dispensaires.

C'est en 1919 que s'est tenue la première réunion des Cardinaux et Archevêques de France. En 1920, la France reprend ses relations diplomatiques avec le Saint-Siège.

La Fédération Nationale Catholique du général de Castelnau naît en 1924. L'Association Catholique de la Jeunesse Française (A.C.J.F.) forme les futurs cadres de la Démocratie chrétienne. Eugène Duthoit à Lille dirige

l'Union d'études des Catholiques sociaux ; Francisque Gay lance la « Vie catholique » et Champetier de Ribes fonde le parti démocrate populaire.

En 1922, par l'encyclique « Ubi Arcano », Pie XI dessine les grandes lignes de l'Action Catholique ; Cardijn lance la J.O.C. en Belgique en 1924; la Jeunesse Ouvrière Chrétienne gagne la France en 1926. La J.A.C., la J.E.C., la J.I.C. et la J.M.C. ne devaient pas tarder à suivre. Une Action Catholique Générale vise à constituer d'authentiques communautés paroissiales; des mouvements de jeunes foisonnent: les Scouts de France et les Guides de France, catholiques, les Cœurs Vaillants, les fédérations sportives. Pendant que l'Action Catholique spécialisée des adultes se met en place, prenant en compte la notion de classes sociales que les mouvements appelleront des « milieux ».

Pape des missions, Pie XI met tous ses soins à la création et au développement d'un clergé indigène ; en 1923 il sacre le premier évêque indien, en 1926 le six premiers évêques chinois.

L'œcuménisme s'affirme avec le Père Couturier, promoteur de la « Semaine de prière pour l'Unité des chrétiens ».

L'Italie est sous le joug de Mussolini, l'Allemagne sous celui de Hitler depuis 1933. L'Espagne entre dans une longue guerre civile en 1936. Pie XI condamne l'Action Française en 1926. Sensible au progrès, il crée Radio-Vatican et l'Académie pontificale des sciences.

En mars 1937, à cinq jours d'intervalle, Pie XI condamne le communisme athée par l'encyclique « *Divini Redemptoris* » et le national-socialisme, raciste, étatiste et païen par l'encyclique « *Mit brennender Sorge* », en rappelant les droits de l'homme en tant que personne.

Six mois après la mort de Pie XI, en 1939, c'est à nouveau la guerre. Elle est totale jusque dans l'horreur des camps de concentration. MAXIMILIEN KOLBE, prêtre franciscain polonais, s'offre pour mourir à la place d'un père de cinq enfants dans le bunker de la faim d'un camp de concentration nazi, près d'Auschwitz. C'était en 1941.

« France pays de mission ? » des abbés Godin et Daniel pose la question de la déchristianisation de la France. Déjà la « Mission de France » est créée sous l'impulsion du cardinal Suhard par une décision de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France en 1941, suivie par la « Mission de Paris ». Embarqués en Allemagne pour le service du travail obligatoire, un certain nombre de prêtres français et de séminaristes font l'expérience concrète de la vie ouvrière; ils en reviennent convaincus qu'un mur sépare l'Église de la masse des hommes. Les prêtres ouvriers le franchiront.

Le renouveau jaillit de partout: pastorale paroissiale, liturgie, catéchèse. Teilhard de Chardin tente la réconciliation de la foi et de la science, le mouvement biblique anime la théologie et la vie, la prière et la célébration. Emmanuel Mounier invite l'Église à se faire peuple.

Le pape Pie XII accueille la montée d'un laïcat désormais trouvera son expression dans les structures même du Vatican.

En 1958, Jean XXIII est élu pape. En 1961, il consacre une encyclique aux questions sociales: « *Mater et Magistra* » et en 1963 l'encyclique « *Pacem in terris* » est accueillie comme l'encyclique de la Paix. « La paix entre tous les peuples exige la vérité comme fondement, la justice comme règle, l'amour comme moteur, la liberté comme climat. » En 1962, l'« église de la réconciliation » catholique et protestante est inaugurée à Taizé.

La conscience des hommes a tenté de s'élargir au fur et à mesure que reculaient les horizons de l'univers: la lune toute proche, la télévision mettant la Chine dans notre salle de séjour, quelques heures d'avion supersonique nous séparant de l'Amérique; c'est alors que le monde est apparu moins comme un livre à lire que comme un immense chantier. Une nouvelle forme de culture interpelle la foi du peuple de Dieu. C'est pour tenter de convertir sa foi à cet aujourd'hui du dessein de Dieu que l'Église s'est une fois encore réunie en concile. C'est le second concile du Vatican, convoqué par le pape Jean XXIII, et qui s'est réuni de 1962 à 1965.

L'Église s'y définit comme le peuple de Dieu. L'Église est un corps « qui vit, qui pense, qui parle, qui grandit, qui se construit ». C'est l'aggiornamento, un printemps plein d'espérance. Le pluralisme est reconnu à l'intérieur de l'Église, la liberté religieuse affirmée, la confiance est donnée à l'homme, la collégialité est élargie, une anthropologie nouvelle est élaborée, l'autonomie du temporel se précise, une voie est ouverte à une participation de plus en plus active du laïcat avec la création du conseil pontifical pour les laïcs.

C'est sous le pontificat de Paul VI, commencé en 1963, que le concile s'est achevé. On parle désormais d'une Église post-conciliaire. L'Église ayant pris conscience de la faim dans le monde et de l'inégalité nord-sud, le pape Paul VI lance l'appel au développement de tout l'homme et de tous les hommes par l'encyclique « *Populorum progressio* ».

Le pape se fait pèlerin à Bethléem sur la terre de Jésus déchirée par la guerre entre Juifs et Arabes. En 1964, Paul VI rencontre le Patriarche

de Constantinople Athénagoras. C'est la première rencontre des deux Églises à ce niveau depuis 1439. Il se fait voyageur pour aller crier : « Plus jamais la guerre ! » devant l'Assemblée des Nations-Unies en 1966. Paul VI va à Bombay, au cœur même de la faim, à Ankara, en Colombie ; l'Ouganda, l'Asie du sud-est, l'Océanie reçoivent tour à tour sa visite. Un secrétariat pour les non-croyants est créé; « Justice et Paix » prend place en chaque pays, attentif aux injustices, à la torture, à l'arbitraire, aux ventes d'armes et au surarmement. Œcuménisme entre au Vatican avec la visite du D^r Ramsey, primat de la communion anglicane, en 1966. Paul VI visite le Conseil œcuménique des Églises en 1969.

La messe se célèbre face au peuple et dans sa langue. Paul VI disait de la catholicité qu'elle est « universalité, destination à tous les peuples, offrande à toutes les langues, invitation à toutes les civilisations, présence à toute la terre, question posée à toute l'histoire... » En mai 1964 est créé le secrétariat pour les non-chrétiens, prélude à un dialogue avec le monde.

En 1978, le pape Jean Paul I^{er} n'a le temps que de laisser le souvenir d'une simplicité souriante.

La même année, Jean Paul II, le premier pape polonais, fait du monde entier sa paroisse.

LE TEMPS DE LA SAINTETÉ

(Le passé, racine de l'avenir)

Quels visages de la sainteté se cachent aujourd'hui parmi nous ? Quels saints pour demain sont déjà parmi nos enfants ? Il nous reste à écrire notre page de l'histoire du peuple de Dieu, avec notre vécu, nos grands jours et nos humbles gestes, nos choix, nos actes, notre fidélité tournée vers l'avenir, notre capacité à inventer des réponses à la taille des événements de notre temps. Cette histoire est sainte parce qu'elle est le rendez-vous quotidien de Dieu et des hommes, de l'Église et du monde.

Ce n'est pas à cause de ses mérites que le peuple de Dieu est un peuple saint : c'est l'Esprit de Dieu qui fait de nous « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis... » (*1 Pierre 2, 9*).

La sainte Église est aussi un peuple de pécheurs. Il ne faut donc pas se scandaliser si, à certains moments de son histoire, le peuple de Dieu s'est montré si

décevant, si lent à comprendre, plus attaché à ses idées, à ses schémas, à ses habitudes que disponible au souffle de l'Esprit.

Lorsque nous sommes tentés de juger la conscience de ceux qui nous ont précédés, n'oublions jamais qu'ils étaient dépendants de leur civilisation et de leur culture comme nous dépendons nous-mêmes des nôtres. Nous ne pouvons pas juger l'attitude d'un chrétien du Moyen Age par comparaison avec celle que nous poursuivons aujourd'hui. Nous ne pouvons pas attendre la même expression de la foi d'un chrétien d'Occident et d'un chrétien d'Afrique ou d'Asie.

Les saints sont ceux qui ont vécu passionnément l'Évangile dans leur monde et à leur époque. Ils sont saints pour avoir pris part, avec foi, à la mort et à la résurrection du Seigneur. Ainsi, « les fêtes des saints proclament les merveilles du Christ chez ses serviteurs et offrent aux fidèle des exemples à imiter... » (Vat. II, décret sur la liturgie).

C'est pour n'oublier aucun de ces saints inconnus, qui sont dans la lumière de Dieu, que chaque année l'Église réunit dans la même fête, la fête de tous les saints, la TOUSSAINT, cette immense foule anonyme de ceux qui, ayant été unis au Christ dans la vie et la mort, le sont maintenant dans la gloire auprès du Père.

*

*

*

TABLE DES MATIÈRES

L'ÂGE APOSTOLIQUE (des années 30 à 70)	3
Les Apôtres	4
LE TEMPS DES SEMENCES (Les trois premiers siècles)	5
Les martyrs	5
Les docteurs de la foi	7
Les chrétiens anonymes	9
LE TEMPS DU POUVOIR (IV ^e siècle)	11
Moines et ascètes	12
Les grands évêques	13
LE TEMPS DES BARBARES (V ^e -VII ^e siècle)	15
Les gardiens de la foi	15
Les nouveaux missionnaires	17
LE SACERDOCE ET L'EMPIRE (VIII ^e -X ^e siècle)	20
Les fondateurs d'Ordre	21
LES CROISADES (XI ^e -XII ^e siècle)	22
Rois, moines, chevaliers et croisés	22
LA CHRÉTIENTÉ (XII ^e -XIII ^e siècle)	25
Les patrons des corporations	27
Les mendiants	28
Les intellectuels	29
LE TEMPS DES GRANDES PEURS (XIV ^e -XV ^e siècle)	30
Les mystiques	31
Contemplatives et actives	33

LA RENAISSANCE ET LE RÉFORME (XV ^e -XVI ^e siècle)	34
Victime des luttes fratricides	37
LA CONTRE-RÉFORME ou la Réforme Catholique (XVI ^e -XVII ^e).....	38
Les réformateurs de l'Église	39
Les hommes du nouveau monde	41
LE GRAND SIÈCLE (XVII ^e siècle)	42
Spirituels, pasteurs et fondateurs	45
LE SIÈCLE DES LUMIÈRES (XVIII ^e siècle)	48
Les signes de contradiction	48
Les nouveaux martyrs	50
AU TEMPS DU LIBÉRALISME (XIX ^e siècle)	51
Religieux et religieuses au service du monde	52
Les humbles et les pauvres	53
Les disciples de l'enfance	56
Semences d'Églises lointaines	57
AUJOUR'HUI (XX ^e siècle)	58
Engagés dans le monde	59
LE TEMPS DE LA SAINTETÉ (Le passé, racine de l'avenir)	63
TABLE DES MATIÈRES	65

